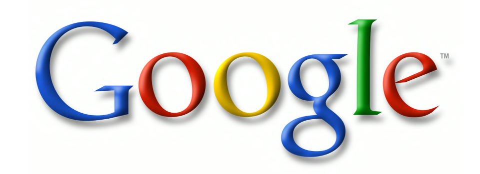
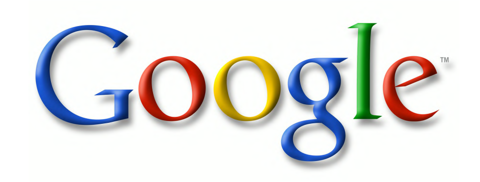
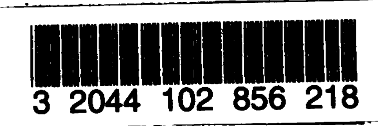





3 2044 102 856 218

SOIRÉES LITTÉRAIRES,

CAUSERIES DE SALON.

PAR

Mme. Caroline Corson,

(*née* ROLLIN.)

PHILADELPHIA:
FREDERICK LEYPOLDT.
NEW YORK: F. W. CHRISTERN.
BOSTON: S. URBINO.
CINCINNATI: ROBERT CLARKE & Co.
BALTIMORE: JAS. S. WATERS.
1863.

KING & BAIRD, PRINTERS.

PRÉFACE.

Dans ce livre que j'offre aujourd'hui au public, je me propose moins un système d'instruction qu'un exemple de conversation sur la littérature du jour et les auteurs français les plus en vogue. A cet effet, j'ai jugé à propos de renfermer sous la forme du dialogue une suite de critiques fugitives qui, tout en offrant à la jeunesse de fréquents exemples d'expressions locales, leur présentera en même temps une revue rapide de la littérature moderne en France. On trouvera à la fin du livre, et sous forme d'appendice, une espèce de guide pour les idiomes français. J'espère que ce petit ouvrage remplira le but que je me suis proposé, c'est à dire qu'il fournira à la jeunesse des sujets de conversation plus solides et plus instructifs que les banalités en usage et que, tout en lui procurant un exercice utile il lui inspirera, en même temps le goût de la lecture.

L'AUTEUR.

TROIS

SOIREES LITTÉRAIRES A L'HÔTEL D'AVRANCHES.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Un salon richement meublé à l'hôtel d'Avranches. Mme. D'Avranches, Emile, son fils, Stephanie, sa fille.

MME. D'AVRANCHES, (*regardant à la pendule.*)

Neuf heures sonnées ! nos amis se font attendre ; c'est à qui sera le dernier, ce soir, à ce qu'il paraît.

EMILE.

Une première réunion après les absences de l'été, n'est jamais au complet, vous le savez maman ; la campagne d'ailleurs est encore si belle, que tous nos beaux oiseaux éparpillés dans les fourrés d'alentour ne se presseront guère de revenir à leurs volières d'hiver et à notre coin du feu.

MME. D'AVRANCHES.

Les premières gelées, cependant, se sont déjà fait sentir, et notre jolie marquise de Lièvreville est revenue tout grelottant de son chateau.

STÉPHANIE.

Mme. de Lièvreville est de retour ?

MME. D'AVRANCHES.

Oui, je l'ai vue ce matin ; elle m'a jeté un bonjour de sa voiture et m'a dit que si elle parvenait à se chauffer, elle viendrait passer la soirée.

STÉPHANIE.

La frileuse !

EMILE.

Il y a des gens qui se parent de leurs défauts comme d'autres de leurs vertus. Apparemment que Madame de Lièvreville trouve que ces petits mouvements frileux lui vont bien, et elle profite de l'occasion pour se faire belle.

STÉPHANIE.

Quelle médisance ! Elle est bien assez gracieuse sans cela. Emile commence à se frotter au mauvais côté du grand monde, maman, et se fait dénigreur suivant la mode.

MME. D'AVRANCHES.

Ah, j'espère bien que non, mon enfant ! Il y a bien assez de mal dans le monde, sans en augmenter le volume par d'injustes suppositions. Je serais bien fachée, qu' Emile suivît l'exemple de plusieurs jeunes gens de ma connaissance qui fréquentent nos salons et s'appliquent à chercher[2] noise aux choses les plus simples. Tous ces petits gentillâtres imberbes qui prennent ainsi ces airs de lions blasés se rendent parfaitement ridicules et font preuve de maigre intelligence.

EMILE.

Ah ! maman, quelles duretés !

MME. D'AVRANCHES.

Ce sont cependant des vérités, mon fils, mais je ne prétends pas te les appliquer, car je te crois bien loin encore de pareils modèles ; ce que j'en dis n'est que pour te mettre en garde contre les apparences souvent séduisantes de ces jeunes fats qui en imposent ordinairement aux esprits naïfs et les entraînent avec eux. Mais j'entends le pas de poste de notre Caroline, c'est elle qui monte assurément.

STÉPHANIE.

Oui, c'est Caroline ; il n'y a qu'elle pour monter ainsi les escaliers quatre à quatre.

CAROLINE.

(*Entrant gaiement et embrassant Mme. d'Avranches et sa fille*).

Ah ! ma tante, que je suis ravie de me retrouver ici ! Ces six mois de belle saison m'ont paru bien longs, allez, et il me tardait fort de revoir votre coin du feu et nos aimables amis. Mais (*regardant autour d'elle*), nous sommes en bien petit comité ; est-ce que je serais par hazard *l'ultimatum* de votre monde ?

EMILE.

Le *desideratum* en tous les cas.

CAROLINE.

Tiens, mon spirituel cousin qui fait de l'esprit en latin ; voila un joli commencement à nos sages projets. Savez vous bien, ma tante, qu'on chuchote déjà de part et d'autre à l'occasion de vos jeudis savants, comme votre vieil ami et héros Prussien, le baron d'Eichfels, veut bien appeller vos réunions de la semaine ? On cite à cet effet l'Hôtel de Rambouillet et Catherine de Vivonne, que sais-je ? Il faudra rebaptiser Stéphanie et l'appeler Julie, en attendant,

"*Quelle change de son nom la charmante douceur.*"*

---

* L'Hôtel de Rambouillet appartenait au Marquis de Pisani, Jean de Vivonne. Cette maison, bâtie à quelques pas du Louvre, formait une cour pour le moins aussi brillante que celle de Marie de Médicis : c'était le palais de l'esprit à côté de celui du pouvoir, et où les beaux-esprits du siècle se réunissaient de préférence. Trois femmes y régnèrent successivement : Julie Savelli, femme du marquis, et d'origine italienne ; sa fille, Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, et Julie d'Angennes, fille de Catherine. Le règne de cette dernière, qui s'étendit depuis la mort de Malherbe (1629) jusqu'à celle de Voiture (1648), fut l'époque la plus brillante de l'hôtel de Rambouillet. Les Condé, les Conti, les La Rochefoucauld, les Grammont, formèrent son cortège, et ce fut le noble Montausier, l'original du *Misanthrope* de Molière, qui, vaincu par les graces et l'esprit de Julie d'Angennes, s'attacha à ses pas, et après quatorze ans de fidélité la contraignit

"A changer de son nom la charmante douceur."

STÉPHANIE.

Ta, ta, ta, quel flux de bouche, écoutez la donc, maman. Il faudra vraiment songer à mettre une bride à cet esprit qui s'en va toujours galopant et nous laisse ainsi en arrière.

MME. D'AVRANCHES (*riant*).

Patience ; ce petit cheval si fringant sentira bientôt son maître, car je prétends dès ce soir lui en faire faire la connaissance.

CAROLINE.

Ce soir ! ce soir même ! Ah, ma tante, vous m'intriguez ! Et qui donc voyons ? Donnez-le moi en trois, je devinerai.

MME. D'AVRANCHES.

En quatre si tu veux.

CAROLINE.

Ce n'est pas à coup sûr votre bon colonel allemand, car je me fais fort de le valoir ; ce ne sera pas lui qui me domptera.

STÉPHANIE.

Quelle forfanterie ! Voyez donc jusqu'où l'amour-propre l'emporte !

CAROLINE.

Je n'ai pas peur du colonel.

EMILE.

Attends qu'il te fasse sauter les fossés de sa logique, et nous verrons. Jusqu'à présent il t'a toujours conduit par la main comme une petite fille que tu es ; mais le colonel est un homme plus profond que tu ne crois, et qui sait discuter serré lorsqu'il s'y met.

CAROLINE.

Est-ce vrai, ma tante ?

MME. D'AVRANCHES.

Il paraît qu' Emile sait qu'en dire et qu'il s'est mesuré avec lui.

CAROLINE.

Vous en avez donc été battu, mon brave cousin ?

EMILE.

Non du tout. Je ne connais d'autre escrime que le français et ne me sers jamais d'armes étrangères. Chaque fois donc que le colonel me donne du Hegel ou du Kant, je bats en retraite et la bataille en reste là.

CAROLINE.

Sagement avisé ! Mais ce n'est pas de lui toujours que ma tante a voulu parler. Je gage.....

MME. D'AVRANCHES.

Ne vous tourmentez pas l'esprit inutilement, ma chère enfant, car vous ne le devinerez pas. La personne dont je veux parler, vous est étrangère, quoique vous en ayez probablement souvent entendu prononcer le nom. Nous avions une cousine, votre maman et moi, de beaucoup notre ainée, qui épousa, bien avant notre entrée dans le monde, un riche capitaliste américain, et qui, morte depuis, laissa deux enfants, un fils et une fille.

CAROLINE.

Ah, oui, je sais, les Richardson.

MME. D'AVRANCHES.

Justement, et c'est d'eux dont il est question. Ils se sont fait annoncer chez moi hier, et je les attends ce soir.

CAROLINE.

Et savent-ils le français ?

MME. D'AVRANCHES.

Parfaitement. William et Julie, sa sœur, ont habité

Genève dans leur enfance, et s'expriment admirablement dans notre langue. Depuis huit ans qu'ils ont demeuré en Amérique nous les avions presque perdus de vue, mais l'été dernier, éprouvant le besoin de revoir les lieux de leur première jeunesse, ils sont revenus en Europe, et je me flatte qu'ils nous accorderont bien quelques semaines de séjour à Paris.

CAROLINE.

Et c'est ce Monsieur Richardson, dites vous, qui est si instruit ?

MME. D'AVRANCHES.

Oui, mon enfant. On m'assure qu'à beaucoup d'esprit naturel il joint une érudition profonde, et je me réjouis d'avance de l'entrain qu'il va donner à nos *conversaziones.*

CAROLINE.

Et sa sœur ?

MME. D'AVRANCHES.

Sa sœur Julie tient de son père pour le calme et le mutisme : elle écoute beaucoup et parle peu, mais elle est très instruite et sait fort bien placer ses observations lorsque l'occasion s'en présente. On m'a dit d'elle beaucoup de bien, et j'espère, mes enfants, que vous chercherez à lui rendre son séjour ici aussi agréable qu'intéressant.

EMILE.

Si cela ne tient qu'à nous vous pouvez rester tranquille à cet égard, chère mère. Je ferai en sorte, moi d'abord, que Mlle. Richardson n'aura pas à se plaindre de Paris. Mais on vient.

(*Le domestique annonce successivement, Lord Surrey, Monsieur le Baron d'Eichfels, et la Marquise de Lièvreville.*)

MME. D'AVRANCHES, (*allant au-devant de ses hôtes.*)

Mille fois les bienvenus, mes bons amis ! Je ne saurais

vous dire combien j'ai langui après vous. Voila bientôt six mois que nous ne nous sommes vus, et il me tardait d'en finir avec l'été pour me retremper l'esprit dans le vôtre.

BARON D'EICHFELS.

Je vous en dirai autant, chère dame, car depuis trois mois que je cours les eaux, dans l'espoir d'y noyer ma goutte, je ne crois pas avoir ri de bon cœur une seule fois ; et milord que voici et que j'ai rencontré à Spa ne me paraissait guère s'amuser davantage. Je lui trouvai une mine piteusement ennuyée.

LORD SURREY.

Cela est malheureusement vrai, madame.

MME. D'AVRANCHES.

Mais à qui la faute, voyons ? car la saison a été admirable.

LORD SURREY.

La saison, oui madame, mais les gens, non. N'est il pas vrai, Baron, que nous n'avons rencontré de par monts et par vaux, âme qui nous fut sympathique ?

BARON D'EICHFELS.

L'exacte vérité.

MME. D'AVRANCHES.

L'effet du spleen et de la goutte, pauvres amis. Le monde ne doit paraître guère attrayant à travers de pareilles vapeurs !

BARON D'EICHFELS.

C'est précisément pour cela qu'après avoir passé six semaines à Spa et à Baden Baden à nous consoler l'un l'autre de notre isolement, nous fûmes nous ensevelir dans mon Ermitage d'Eichfels où nous attendîmes que le retour de l'hiver nous ramenât auprès de vous, et nous dédommageât des ennuis de l'été.

MME. D'AVRANCHES.

A merveille ! J'espère que vous y trouverez votre marché ; en attendant, je vous annonce une véritable aubaine pour nos quarts d'heure d'artiste : c'est l'arrivée de deux personnages, parents à moi, qui figureront dans nos réunions de Jeudi, et dont le cachet d'originalité ne saurait manquer de vous intéresser.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Des originaux ? Ah, mon Dieu, je me sauve.

MME. D'AVRANCHES.

Et pourquoi, je vous prie ? Vous qui avez su écouter sans vous plaindre les vérités de Lamennais, vous craindriez..... ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Un savant original ? Oui, madame, il n'est rien que je redoute davantage et pour peu que vous m'en menaciez, je me sauverai au plus vite.

MME. D'AVRANCHES.

Allons donc ! je ne vous croyais pas si poltronne en face de l'érudition. Voyons jolie marquise, définissons la chose. Il n'est monstre cornu qui ne perde de ses horreurs lorsqu' on l'examine de près. Qu'en dites vous, Baron, analysons, disséquons ce mot terrible, originalité.

BARON D'EICHFELS.

Je cède la parole à milord ; c'est plutôt l'Angleterre que l'Allemagne qu'on taxe de ce péché.

LORD SURREY.

Il me faudrait quelques moments pour me recueillir.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Eh bien, je réclame la parole, moi, et en attendant que monsieur couve son discours j'entamerai la discussion par un exposé aussi clair que précis, vous allez voir.

MME. D'AVRANCHES.

Attention !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Un orignal est un bipède qui, à force de se tourmenter le cerveau pour voir du noir où il y a du blanc, se l'estropie. Il ne peut plus dès lors saisir les hommes et les choses comme le reste des humains. Il se fait paria, s'écarte de toutes les idées reçues et se rend intolérable à tout le monde par sa manière de voir et d'agir. On pourra alors lui reprocher d'avoir moins que personne l'esprit que tout le monde a, ce qui en France est plus qu'un péché, c'est un crime.

BARON D'EICHFELS.

Tout doux, tout doux, Madame la Marquise ; un pareil exposé pouvait être fort juste du temps de l'ancien régime, mais depuis que le Faubourg St. Germain s'est marié avec la Chaussée d'Antin, depuis que l'on discute hautement les questions de liberté individuelle et morale, les idées ont forcé leur étroite prison et ont pris le large ; la religion, la politique, les lettres, se sont conquis une magnifique indépendence.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Eh bien, Monsieur le Baron, ce n'en sont pas moins des vagabonds pour s'écarter ainsi de l'opinion établie, et avant qu'elles n'aient voyagé bien loin, elles trouveront sur leur route mille obstacles qui les forceront à rebrousser chemin à moins que d'être mises hors de la loi, c'est à dire du bon ton, de la bonne société enfin.

EMILE.

C'est malheureusement vrai tout cela.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Malheureusement, dites vous ? Emile, mon enfant, vous allez tomber dans le travers des progressistes, prenez y

garde. Je vous ai surpris, l'hiver dernier déjà, émettant des opinions qui s'alliaient fort mal avec le rang que vous tenez et avec l'éducation que vous avez recue.

EMILE.

Ah ! tant pis pour le rang; je n'y tiens guère et ne lui sacrifierai jamais ma liberté de penser et mon franc-parler !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Bon ! autant se déclarer républicain tout de suite.

EMILE.

Mais non, marquise, il ne s'agit pas de cela ; nous discutons la liberté d'opinion et le droit de penser pour soi ; il n'est aucunement question de politique. Vous m'accusez à tort ; je ne fais que marcher avec le siècle qui est essentiellement émancipateur.

CAROLINE.

Ah ! mon cousin, touchez là je suis des vôtres.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Par exemple ! il ne manquait plus que cela ! Une tête de seize ans qui fait l'esprit fort ! Je vous demande un peu ce que vous entendez par siècle émancipateur ?

CAROLINE.

Eh, mais cette même originalité que vous condamnez tant et que l'Amérique libre nous révèle !

BARON D'EICHFELS.

Brava, petite, touché au but.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ah, s'il en est ainsi j'abandonne la partie. Si vous nous prêchez l'Amérique, c'est fini, je me retire, car je n'entends rien à ce texte là.

MME. D'AVRANCHES.

Milord, les choses s'embrouillent où en êtes vous de vôtre thèse?

LORD SURREY.

Je crois comprendre Mme. la Marquise, elle est conservative jusqu'au bout des ongles, et ne veut pas plus abandonner ses autorités lettrées que ses rois. L'académie, l'académie! hors de là point de salut! Tout ce qui n'est pas essentiellement français de façon de voir et d'entendre, est hérésie pure; aussi gare aux originaux qui se trouveront sur ses pas. Elle se sauvera comme elle le dit, ou pour peu que ceux-ci soient timides eux-mêmes, elle les fera décamper au plus vîte par ses propres tirades tout impregnées d'onction académique. Madame donc est académiste, et de plus légitimiste, c'est tout dire. Ceci posé, reste à juger jusqu'à quel point Madame la Marquise qui représente un certain corps, et cela un corps de certaine force..... (*On rit.*)

MME. DE LIÈVREVILLE.

Milord, milord, prenez y garde! Ne faites pas de l'esprit à mes dépens, je vous en préviens; mon embonpoint ne me gêne pas encore et votre bon mot pourrait-vous coûter cher.

LORD SURREY.

Ah, madame! mille pardons! c'était sans intention, je vous le jure!

MME. DE LIÈVREVILLE.

Oui! faites donc l'innocent!

MME. D'AVRANCHES.

Allons, trève d'interruptions, nous n'arriverons jamais! Continuez, milord; vous avez admirablement attaqué la question, il ne vous reste plus qu'à l'amener à bon port.

LORD SURREY.

Eh bien, nous en étions au corps ou plutôt au parti que madame représentait, parti aristocrate, intelligent, qui a joué le premier rôle au XVIIIième siècle et qui mérite par conséquent toute la considération dûe aux grandeurs déchues.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Déchues! dites vous? Dites donc éclipsées; oui, éclipsées par de faux principes dont on finira bientôt par découvrir toute la nullité.

LORD SURREY.

Je ne le crois pas, madame. Les lumières d'aujourd'hui ne sont pas des feux follets. La science a tout approfondi; on ne marche plus à tâtons. Nos théories reposent sur des bases solides et nous savons où elles tendent; d'ailleurs les résultats obtenus de tous les côtés témoignent de l'excellence des procédés; il est donc certain que nous sommes dans une bonne voie. Or pour en revenir au parti en question, parti qui dominait tant les lettres que la politique et faisait la loi partout—loi peu bonne à en juger des révolutions qu'il a fallu pour la renverser,—pour en revenir à ce parti, dis-je je demanderai à madame en quoi il avait droit de suffrage absolu? Opposons lui le parti libéral et vigoureux qui règne aujourd'hui et demandons lui s'il connait le vieux proverbe: La raison du plus fort est toujours la meilleure.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Milord, vous m'étonnez; est ce ainsi que vous soutenez la gloire de vos ancêtres et que vous tenez compte des bons privilèges des temps passés?

LORD SURREY.

Je ne suis pas Français, madame, vous le savez, et puis, vous l'avouerai-je? je n'ai jamais aimé les Bourbons; mais

tenez, je ne veux pas me brouiller avec vous et j'ajouterai à ce que je viens de dire.....

(*Le domestique annonce Monsieur et Mademoiselle Richardson.*)

MME. D'AVRANCHES (*se levant pour les recevoir*).

Ah, enfin! Je vous accusais déjà d'infidélité! (*Se tournant vers la compagnie*) : Mon cousin et ma cousine d'Outre-Mer. (*On se salue de part et d'autre. S'adressant à Mr. Richardson :*) Vous nous trouvez en pleine séance, William ; on discute chaudement votre théorie de liberté d'opinion, et milord que voici est en train de nous en démontrer la raison et la déraison. Madame la marquise fait la droite, milord la gauche, monsieur le colonel l'extrême gauche, et vous probablement ferez la montagne. La jeunesse (*indiquant de la main, son fils, sa fille, et sa nièce*) n'a pas encore de voix ; on lui en accordera lorsqu'elle s'en montrera digne.

MR. RICHARDSON.

Et vous ?

MME. D'AVRANCHES.

Ah moi! je ne sais trop. Je me joins à ma cousine et nous garderons un terrain neutre, n'est ce pas, Julie ?

MLLE. RICHARDSON.

C'est cela ; j'aime le juste milieu en tout ; on ne perd pas si facilement l'équilibre.

MME. D'AVRANCHES.

Bien dit. (*S'adressant à Lord S.*) : Maintenant, milord, reprenez la question. Sachez d'abord (*se tournant vers les nouveaux venus*) que monsieur a renvoyé les préjugés de Mme. la Marquise au temps de Louis le Grand et les taxe de *grandeurs déchues*.

MR. RICHARDSON.

A merveille ! J'y suis.

MME. D'AVRANCHES.

Milord, nous écoutons.

LORD SURREY.

Ah, madame ! de grâce trouvez moi un substitut.

MME. D'AVRANCHES.

Comment vous vous avoueriez vaincu et vous ne sauriez plus soutenir ce que vous avez avancé.

LORD SURREY.

Pardon, madame, mais je touchais à la corde sensible et.....

MME. D'AVRANCHES.

Vous craignez un soulèvement du côté de la montagne ?

LORD SURREY.

Précisément.

MME. D'AVRANCHES.

Tranquillisez vous ; mon cousin est pacifique. Je réponds de lui.

LORD SURREY

Je disais donc, en réponse à l'observation de Mme. la Marquise, qui nous accusait de travailler à la lueur de fausses lumières, qu'au contraire, les connaissances du jour étaient bien éprouvées et que le siècle où nous vivions marchait d'un pas sûr et ferme vers la vérité, mais j'ajouterai que quelque raison que nous ayons de nous abandonner à la loi du progrès, il y avait mesure à tout. L'anarchie dans les lettres est tout aussi fatale à un peuple que l'anarchie dans le gouvernement. Il n'y a point de nation vraiment cultivée qui ne se soumette volontiers au frien

nécessaire pour la guider; or ce frein, c'est l'opinion, non du peuple mais de nos maîtres, car quelque érudit que soit un particulier il lui faut souvent en appeler à plus savant que lui. Je conclus donc en disant que, quoique je ne partage pas les sentiments de Mme. la Marquise à l'égard du despotisme dans les lettres, despotisme qui détruirait toute originalité, je maintiens néanmoins la nécessité de certaines autorités littéraires au jugement desquelles toute production d'imagination devra se soumettre au besoin.

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est parfaitement raisonnable ce que vous dites là, milord, et je veux bien me hasarder avec vous tant que vous acceptez l'égide tutélaire de nos maîtres.

MR. RICHARDSON.

Reste à savoir maintenant qui sont ces maîtres?

CAROLINE (*bas à Stéphanie*).

C'est là la question comme dirait le prince Hamlet.

STÉPHANIE (*de même*).

Oui, et c'est notre cousin d'Amérique qui va la résoudre, tu vas voir.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Qui sont ces maîtres? Question impie du moment que l'on nomme Corneille, Boileau, Racine, Molière.

CAROLINE.

Ah bien oui Corneille et Boileau! L'un est amusant à vous faire dormir debout, et l'autre vous échauffe la bile par ses ricanements continuels.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Qu'est ce qu'elle chante, cette petite? Donnez-lui donc le dada Liberté à monter, à la jeunesse d'aujourd'hui, et vous verrez de quel train elle y va! (*A Caroline*:) Ma

chère enfant, il vous est absolument défendu d'émettre une opinion quelconque sur l'un ou l'autre de ces maîtres, car vous ne les connaissez pas.

CAROLINE.

Par exemple ! ne sais-je pas par cœur des scènes entières de "Bérénice" et du "Cid," et je ne sais combien de pages du "Lutrin."

MME. DE LIÈVREVILLE.

Savoir par cœur n'est pas connaitre, et j'en ferais dire autant à mon perroquet.

CAROLINE.

Je vous en défie. On trouve que je déclame bien et pour bien déclamer il faut bien sentir, n'est ce pas Baron ? car je tiens cela de vous.

BARON D'EICHFELS.

Sans aucun doute.

MME. D'AVRANCHES.

Tout cela n'avance pas la question ; voyons William, que dites vous des maîtres ?

MR. RICHARDSON.

J'accepte assez Racine et Molière, seulement.....

MME. D'AVRANCHES.

Seulement, eh bien ?

MR. RICHARDSON.

Vous savez bien ce qu'Alfièri disait de sa jument qu'il trainait après lui ?

MME. D'AVRANCHES.

Non, je l'ai oublié, qu'était-ce ?

MR. RICHARDSON.

Il en louait la belle robe et les mille bonnes qualités, mais elle avait un défaut. Elle était morte !

CAROLINE (*battant des mains*).

Ah voilà qui est admirable ! Elle était morte ! Madame la Marquise, sauvez-vous vite, ce mot là amasse tout un orage sur votre tête et vous en serez brisée si vous le bravez.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Fera-t-on taire cette pie ! Où va-t-elle chercher tout ce qu'elle débite ? Voyons, Monsieur Richardson, c'est donc à nous deux ! Prouvez-moi qu'ils soient morts, Corneille et Boileau. Est-on mort lorsqu'on revit tous les jours sur les scènes des premières capitales du monde ? Est-on mort lorsqu'on est devenu la source vive où viennent puiser tous les écrivains présents, et où puiseront encore les générations à venir ? Ils ne sont pas plus morts que ne l'est votre Shakspeare et qui sait ? peut-être survivront-ils encore à ce dernier.

MR. RICHARDSON.

Ma chère dame, je ne prétends aucunement décider cette question difficile, et, comme étranger, je me crois à peine en droit de la discuter ; au contraire, j'aspire plutôt à m'instruire. Je vous prierai donc de m'apprendre quels sont en effet les auteurs modernes qui suivent comme vous dites les voies tracées par les maîtres que vous avez nommés ? Pour ma part je n'en connais point ; on dirait même à en juger des ouvrages les plus connus, qu'ils s'attachent à s'en éloigner le plus possible.

LORD SURREY.

C'est pourtant vrai cela !

MME. DE LIÈVREVILLL.

On s'est éloigné des anciennes formes, j'en conviens, et

c'est justement cela que je déplore. On s'est tellement écarté de la noble simplicité du passé, qu'un sujet aussi simple que Bérénice, n'offrirait guère ou peu d'attrait à un auteur d'aujourd'hui. On demande partout le voyant, le saugrenu, l'extravagant, mais en dépit de tout cela, on en revient toujours à Racine lorsqu'il s'agit de pureté de langage et de sublimité de pensée, et à Molière pour sa verve exquise au milieu d'une profonde philosophie. D'ailleurs ne sont-ce pas ces grands hommes qui ont sauvé la France littéraire de l'abime de puérilités où elle s'engloutissait, et qui en ont balayé les immondices que la plume de Scudery et autres y avaient jetés? Avant eux on écrivait à tort et à travers; ce sont eux qui ont épuré et ennobli la langue et qui l'ont soumise à des régles définitives.

EMILE.

Hélas! oui!

MME. DE LIÈVREVILLE.

Oh! je sais Emile, ce que vous voulez dire par votre "Hélas oui!" Vous en voulez à Boileau et à son "Art Poétique" que vous dites devoir à jamais enchaîner la pensée. Selon vous, Boileau est un tyran qui s'attaque à toutes les émotions et les emprisonne dans d'étroites cellules où elles gémissent faute d'espace et d'air. Eh bien, mon ami, sans Boileau nous en serions encore au langage des *Alcovistes** et aux brillants *Conceptos* de "Pyrame et de Thisbé." †

* Les Alcovistes étaient les soi-disant beaux-esprits qui fréquentaient les cercles littéraires ou *ruelles* de Rambouillet, de Sévigné, de Scudéry, etc. Ils tirent ce nom de l'usage bizarre établi parmi les *Précieuses*, c'est à dire parmi ces dames de haut parage qui se proposèrent au XVIIième siècle d'épurer la langue française et que Molière a si finement critiquées dans ses *Precieuses Ridicules*, de recevoir leur société habituelle dans leur alcôve. La Bruyère dit en parlant des Alcôvistes, qu'*ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible.*

† *Pyrame et Thisbe.*—Une pièce de théâtre de Théophile Viaud, un poète sans invention comme sans goût et qui prête à ses personnages le langage maniéré des Alcôvistes.

MME. D'AVRANCHES.

Vraiment, vous parlez si bien de part et d'autre que je ne sais plus à quel saint me vouer : au génie des anciens ou à celui des modernes. Voyons, cousin William, vous qui êtes l'avocat du siècle, en avant les grands moyens et tranchons la question.

MR. RICHARDSON.

Madame la Marquise me permettra-t-elle de la questionner ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est selon ; c'est un droit que je ne reconnais le plus souvent qu'à mon confesseur.

MR. RICHARDSON.

Je serai discret, madame.

MME. DE LIÈVREVILLE.

A la bonne heure. Eh bien allez.

MR. RICHARDSON.

Vous aimez vos aises, n'est il pas vrai, madame ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais bien sûr ; autant que tout le monde. Quelle singulière question !

MR. RICHARDSON.

Mais dans vos moments romanesques, n'avez vous jamais regretté l'usage des tentes d'autrefois ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ah je vous jure bien que non. Une tente, je vous demande un peu. On a dû être bien la dessous !

MR. RICHARDSON.

Vous êtes difficile, car, tenez, quelle vie délicieuse que celle qui vous permettait de choisir parmi les beaux lieux de ce monde, le plus beau, et d'y planter un abri provisoire !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Vous plaisantez à coup sûr !

MR. RICHARDSON.

Vous ne voulez pas de ma tente, je vois cela ; mais le château-fort, voyons ; ces vigoureuses structures, perchées comme des nids d'aigle sur le faîte des rochers ; ces imposants édifices de pierre, à tourelles, à créneaux, à ponts-levis, dont les ruines semblent encore jeter un défi au monde, ne les regrettez vous pas, dites ? Voyez le genre prosaïque qui leur a succédé ; au lieu de montagnes inaccessibles, des rues droites et régulières ; la pesante porte de fer à quatruple verrous à fait place à la porte cochère, toujours ouverte ; les fenêtres en ogives qui prêtaient à l'imagination je ne sais quelles sombres images de sinistre intérieur, l'ont cédé aux croisées modernes tristement insignifiantes ; l'escalier en spirale et la tour crênelée ....

MME. DE LIÈVREVILLE.

Assez, assez, monsieur, je vous vois venir, allez. Vous voulez me faire sentir les bienfaits du progrès. J'aime assez votre logique, mais il n'était pas besoin pour cela de remonter jusqu'aux patriarches, et je me serais rendue à moins. Eh bien donc, puisque vous m'avez amenée ainsi en face de ma bête noire, il ne s'agit plus que de la saisir par les cornes et de lui demander ce qu'elle me veut ?

EMILE.

Elle est exigeante, madame. Il se peut qu'elle se jettera tout d'abord sur votre beau Griffon en champ d'azur et donnera de la tête contre les superbes portraits qui pendent dans votre vestibule.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Alors je l'enverrai promener ; car je n'entends pas qu'on touche ni à mon blason ni à mes Bourbons.

MME. D'AVRANCHES.

Vous êtes incorrigible, marquise; mais tenez, nous sommes à mille lieues de la grande question.

MR. RICHARDSON.

Au contraire, ma cousine, nous y touchons car voila Madame la Marquise qui va m'accorder ce que je lui demande.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Pas vrai!

MR. RICHARDSON.

Vous convenez, n'est ce pas madame, d'après l'argumentation de la tente et du château-fort que nous avons gagné à avancer?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais oui; tout le monde convient de cela.

MR. RICHARDSON.

Or pour avancer il fallait que chaque époque s'attachât à dissiper les ténèbres qui l'environnaient. Chaque période a eu ses éclaireurs qui ont fait pénétrer le flambeau de leur intelligence dans l'obscurité de leur temps et ont révélé à leurs compatriotes de nouvelles vérités. C'est ainsi que le genre humain a grandi et qu'il a atteint le haut degré de civilisation dont il jouit à présent. Notre siècle, il est vrai, tout bien éclairé qu'il est, a encore bien des côtés ténébreux: il est reservé aux générations futures de l'affranchir de son ignorance et de ses préjugés, or c'est à chacun de nous de contribuer à la grande œuvre. Saluons donc la lumière, qui est le progrès, de quelque côté qu'elle nous arrive, puisqu'elle seule peut dissiper les ténèbres qui nous environnent encore.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Cette une véritable harangue que vous me faites là.

MR. RICHARDSON.

Eh bien ai-je raison ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Je ne sais trop, car je me trouve partagée entre deux vieux voisins qui de quelque manière que je me prononce y trouveront à redire.

MR. RICHARDSON.

L'esprit dit oui, voulez vous dire, et le cœur dit non ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est cela même.

MR. RICHARDSON.

Eh bien, il y a moyen d'arranger tout cela.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et comment ?

MR. RICHARDSON.

Accordez moi que j'ai raison et je vous laisserai.....

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mon blason ?

MR. RICHARDSON.

Oui, comme joujou.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et mes Bourbons ?

MR. RICHARDSON.

Comme souvenir.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Vous êtes charmant, Mr. Richardson; comptez moi dorénavant parmi vos amis. Me voila presque rendue ! Et maintenant que ferons nous de Boileau et du reste ?

MR. RICHARDSON.

Nous les relèguerons dans votre magnifique bibliothèque

où ils représenteront un siècle qui n'est plus comme ces beaux bustes antiques qui nous retracent des peuples et des mœurs perdus dans le passé, et nous examinerons les écrits du jour qui sont plutôt des portraits de famille où nous nous reconnaissons les uns les autres, et qui nous mettront à même de juger de l'espace que nous avons franchi depuis que le "Cid" émerveillait Paris, et que la satire du "Lutrin" flagellait les méchants écrivains.

MME. D'AVRANCHES.

On ne saurait proposer mieux.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et nous allons donc ainsi disserter sur les livres sans nous en rapporter au jugement de qui que ce soit ?

EMILE.

Ah, Madame la Marquise, vous hesitez ? et le courage vous manque déjà ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Vous en parlez bien à votre aise, jeune homme ; vous n'avez pas comme moi des convictions de trente années à sauver.

EMILE.

Des convictions, dites des illusions !

MME. DE LIÈVREVILLE (*à Mme. d'Avranches.*)

Ne dirait-on pas, ma chère, qu'ils se soient tous donné le mot pour faire la guerre à mes sentiments, et ne serait il pas honteux à moi de leur céder ainsi dès la première attaque ?

MME. D'AVRANCHES.

Mais non, ma bonne amie ; si ces sentiments sont des préjugés pourquoi y tenir ? J'appartiens comme vous à la vieille aristocratie et je suis toute prête à reconnaître la supériorité du siècle et à me féliciter de ses gains.

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est que vous ne comptez pas les pertes qui font équilibre à ces gains.

MME. D'AVRANCHES.

Elles sont bien minces en proportion. Voyons, marquise, cédez de bonne grâce; écartez toutes vos conjectures pessimistes et prouvez à mon cousin républicain que si la France s'est mise sur les premiers rangs dans cette grande marche du progrès, le Faubourg St. Germain ne restera pas en arrière.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Allons donc, puisqu'il le faut, je vous suivrai; mais conduisez moi doucement et sans trop septembriser.

MR. RICHARDSON.

Soyez tranquille, madame; nous n'attaquerons pas les choses à la façon de Robespierre; nous ne trancherons aucune de ces têtes si chères de l'ancien temps; au contraire je prétends même vous les encadrer dignement. Tout ce que je vous demande c'est de ne pas en appeler à l'académie en cas de jugement, mais à vos propres sentiments.

MME. DE LIÈVREVILLE.

A la bonne heure.

MME. D'AVRANCHES.

Et maintenant que vous êtes d'accord vous me permettez de vous faire servir quelques rafraîchissements. (*A Emile :*) Sonnez, mon ami, et commandez les crêmes.

CAROLINE.

Ah ! ma tante, cela fera refroidir la discussion.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Elle en restera là quant à moi, mon enfant, car je suis abimée, vous voyez bien. On m'a enleyé mes ancêtres, mes titres, jusqu'à ma volonté.

BARON D'EICHFELS.

Ah ne vous plaignez pas, marquise, car il vous reste un esprit des plus fins, un goût des plus délicats, pour faire la part de n'importe quel auteur, et je vous assure que je m'en rapporterai volontiers à deux guides aussi excellents.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Allons, si vous vous en contentez je n'ai plus rien à dire, et vos discussions ne languiront pas faute de bonne volonté de ma part.

LORD SURREY.

J'espère toutefois que tout ce qui se dira de bon et de spirituel à cette occasion ne tournera pas entièrement au profit de la France, et qu'on se souviendra de l'Angleterre.

EMILE.

Sans doute; la blonde Angleterre au cou de cygne et aux yeux bleus, notre ancienne rivale et ennemie! Ne nous envoie-t-elle pas tous les jours du milieu de ses brumes, de grandes et belles pensées? Pensées de liberté constitutionnelle, de.....

MME. DE LIÈVREVILLE.

Fi donc, Emile, fi! nous n'avons que faire de sa Liberté Constitutionnelle. Tenez vous en à celle dont vous jouissez, c'en est bien assez.

BARON D'EICHFELS.

Au fait, Emile, madame a raison; qu'est ce que la liberté après tout? N'est ce pas une chose toute relative? Voyez l'Allemagne, fut il jamais nation plus soumise au joug et plus libre de fait?

EMILE.

Ah, oui! libre dans l'air!

BARON D'EICHFELS.

Dans l'air?

EMILE.

Mais oui, n'est-ce pas là le domaine qui lui adjuge Mme de Stael, en caractérisant les trois grandes nations de l'Europe?

STÉPHANIE.

C'est vrai, Baron. "La terre," dit-elle, "appartient aux Français, la mer aux Anglais, et l'air aux Allemands."

CAROLINE.

C'est à dire que leur très paternel gouvernement leur accorde pleine liberté de s'ébattre dans les nuages, pourvu qu'ils se montrent dociles envers l'administration de la terre.

BARON D'EICHFELS.

Liberté pour liberté j'aime autant celle de la pensée.

MME. D'AVRANCHES.

Vous avez raison, Baron, et je suis tout à fait de votre avis. Du reste, ce mot Liberté est encore bien peu compris, et de la manière dont on l'interprète le plus souvent, il signifie Licence.

MLLE. RICHARDSON.

Un de nos premiers hommes d'état d'Amérique le définit avec beaucoup de justesse: La véritable liberté, dit-il quelque part, n'existe qu'en tant qu'elle est balancée par une contrainte salutaire. Il lui faut un frein pour l'empêcher de dégénérer en licence.

MME. DE LIÈVREVILLE.

La définition est excellente en effet; rappellez-vous la, Emile, vous qui soupirez tant après cette belle échevelée.

MME. D'AVRANCHES.

Et attendez qu'elle soit coiffée du casque de la sagesse avant de vous attacher à ses pas! Hélas! qu'il est difficile pour les jeunes gens ainsi que pour les vieux de concevoir

le juste milieu des choses et combien nous avons besoin de quelque balancier moral qui nous préserve notre équilibre dans nos raisonnements ! Bien habile sera l'inventeur-philosophe qui nous le procurera !

(Un domestique apporte des rafraîchissements. Stéphanie sert les crêmes et les fait passer aux convives.)

LORD SURREY.

En attendant que ce balancier moral, dont vous parlez, se trouve, on s'arrange des inventions de la gastronomie. Fut il jamais discussion assez vive qui ne soit tombée devant une table bien servie ?

BARON D'EICHFELS

Cela est bien vrai, milord ; j'ai assisté moi-même à des discussions théologiques et politiques que l'annoncement du diner a mieux tempérées que jamais baguette de Président des Chambres n'aurait pu faire.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Faut-il s'en étonner ? Le manger et le boire sont des choses si essentielles à notre organisation de chair et d'os qu'elles doivent naturellement prendre le dessus. On a beau se passionner pour une idée ; lorsque l'appétit se fait sentir, adieu l'exaltation.

EMILE.

Et puis, quoi de plus conciliant que cette liqueur sociable qui se tire de nos belles vignes ? Une bonne bouteille de Chambertin, pardonnez-moi le paradoxe, tempère les opinions les plus diverses et va jusqu'à établir la bonne harmonie entre le socialisme et le légitimisme.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Votre marchand de vin doit être un homme extraordinaire, mon cher Emile, s'il vend du Chambertin de cette force là,

"Où donc prend votre esprit toutes ces gentilesses ?"

CAROLINE (*riant*).

A la Préfecture. Emile a été la semaine dernière à son premier diner public, madame, et il en est revenu grandi de dix pouces. Il paraît qu'il s'est trouvé au milieu de quelques grands noms politiques, que la discussion a été très animée au dessert, mais qu'elle n'a jamais dépassé les convenances, et mon innocent cousin attribue la cause de la belle harmonie qui existait entre tous ces éléments divers aux vins fins de Monsieur le Préfet.

EMILE.

Quelle folie, Caroline !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ah, mon ami, ce n'est pas je vous assure notre Chambertin plus ou moins fin, ni les raffinements de notre cuisine, qui préservent l'équilibre à nos discussions ; c'est notre tact, mon cher. Le français de bonne société ne tombe jamais dans la querelle pour quelque sujet que ce soit ; il répondra aux opinions contraires par un salut, un sourire, un bon mot quelquefois, un haussement d'épaule, tout au plus. Et je vous le demande, n'est-ce pas là une philosophie bien sage ? car enfin, à quoi bon s'échauffer pour une idée ? Il ne vous en revient autre chose que de la bile et du mauvais sang.

LORD SURREY.

La France est éminemment raisonnable sous ce rapport là ; c'est bien de toutes les nations celle qui s'entend le mieux à rendre la vie agréable et facile et à en soulever le poids d'une main légère.

MME. D'AVRANCHES.

Ajouterons nous quelle sait la rendre heureuse également ? Tenez, Madame de Staël nous donne bien à penser là-dessus. Ne dit-elle pas quelque part dans son "Allemagne" que la France était le pays où l'on pouvait le plus facilement se passer de bonheur ?

STÉPHANIE.

Et que veut-elle dire par là, maman ?

MME. D'AVRANCHES.

Hélas ! mon enfant, je crains fort que l'explication n'en tourne plutôt à notre blâme qu'à notre louange. Elle voulait dire, je crois, que le caractère français était si léger, si volage de nature, que, pourvu qu'il trouve suffisamment à s'amuser, c'est à dire à vivre hors de lui, il était content et n'en demandait pas davantage. Il est clair qu'elle ne fait pas le bonheur synonyme de plaisir, ainsi que nous l'entendons le plus souvent, et que c'est une manière de nous reprocher notre frivolité.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Allons donc, ma chère, il me semble que vous prenez cette expression bien au tragique ! Je ne lui accorde pas tant d'importance, moi, et je crois que Madame de Staël voulait dire tout bonnement, que cette chose introuvable, le bonheur, se remplaçait facilement en France par le plaisir. D'ailleurs quelle est la nation qui puisse se flatter d'avoir possédé le bonheur exclusivement ? Au moyen-âge on l'appelait Pierre Philosophale et on le cherchait dans le creuset ; et que de fortunes n'a pas couté cette chimère ! Aujourd'hui, il en est qui le cherchent dans l'idéal. En attendant donc qu'on le découvre et qu'on nous l'introduise en France contentons nous du joyeux suppléant que la France lui a pourvu, et sachons gré à cette dernière de sa maternelle considération.

LORD SURREY.

Madame la Marquise est d'une heureuse composition ; elle voit toujours les choses en rose.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Plût au ciel que je pusse quelquefois vous prêter mes yeux, mon pauvre ami, car vous avez la malheureuse

habitude de voir tout en noir, et c'est en vain que je m'efforce depuis bientôt cinq ans à vous corriger la vue. Milord

> "...... est malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
> En vain il monte à cheval pour tromper son ennui,
> Le Chagrin monte en croupe et galope avec lui."

Mais il faut en finir car voila la pendule qui se charge de nous dire, que lors même que la société attrayante de Mme. d'Avranches nous faisait oublier les heures, il était de son devoir à elle de nous les rappeler. Regardez plutôt.

MLLE. RICHARDSON (*regardant à la pendule*).

Minuit et quart! C'est une heure déréglée pour nous autres braves gens d'Amérique qui ne veillons qu'à certaines grandes occasions; mais je m'y habituerai, cousine, car j'en ai fort goûté l'emploi.

MME. D'AVRANCHES.

Tant mieux; j'espère que ces messieurs y ont également trouvé leur compte.

BARON D'EICHFELS.

Sur ma parole, madame, il y a longtemps que je ne me suis senti aussi dispos et gaillard, et j'attribue entièrement ma belle humeur à votre agréable société.

MME. D'AVRANCHES.

Et milord et son spleen?

LORD SURREY.

Vraiment, madame, je dois l'avoir laissé à la porte en entrant, car je n'en ai point ressenti les effets de toute la soirée.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Prenez donc garde de l'accrocher en sortant, car je prétends vous enmener avec moi, et c'est un hôte que je n'aime pas.

UN DOMESTIQUE (*en entrant*).

La voiture de Madame la Marquise.

MME. DE. LIÈVREVILLE.

Vous entendez, messieurs ? Remenez moi donc chez moi et ma voiture sera à vos ordres.

(*La compagnie prend congé de Mme. d'Avranches, qui reconduit ses amis à la porte du salon.*)

MME. D'AVRANCHES (*revenant vers ses enfants*).

Eh bien, Caroline, es tu contente ? et ton cousin d'Amérique a-t-il bien débuté ?

CAROLINE.

Parfaitement, ma tante, et il me tarde de faire plus ample connaissance avec lui.

EMILE.

Avec cela qu'il est fort joli garçon, n'est-il pas vrai ?

CAROLINE.

Pas mal. Je crois qu'il vous ressemble, Emile.

EMILE.

Merci du compliment.

MME. D'AVRANCHES.

Compliment tout pur, car notre parenté est trop éloignée pour qu'il y ait de la ressemblance entre nous. Mais il est temps de nous retirer, mes enfants. Caroline tu nous restes, n'est-ce pas ?

CAROLINE.

Oui, ma tante, jusqu'à demain.

MME. D'AVRANCHES.

Alors bonsoir !

(*Mme. d'Avranches embrasse ses enfants et sa nièce et l'on se sépare.*)

DEUXIÈME SOIRÉE.

Salon de l'Hôtel d'Avranches. MME. D'AVRANCHES, EMILE, STEPHANIE, CAROLINE, FELIX, ami d'Emile, ERNESTINE et CONSTANCE, amies de Stéphanie, LORD SURREY, BARON D'EICHFELS. (*On vient de sortir de table et les domestiques servent le café.*)

MME. D'AVRANCHES.

Je suis fachée, milord, que notre petite marquise nous ait fait faute à table; sa gaieté pétillante eut dissipé les nuages de votre front, ce que mes vins, tout pétillants qu'ils soient n'ont pu faire.

LORD SURREY.

Ah ! madame, je vous prie bien de croire que ces nuages dont vous parlez ne sont aucunement un signe d'ennui; au contraire, je ne me suis de longtemps senti le cœur si libre.

BARON D'EICHFELS.

En effet, madame, moi qui connais ce pauvre malade depuis bientôt vingt ans, je puis vous assurer que ses sourcils ne dépendent en aucune façon de l'état de ses esprits : il les fronce sans savoir pourquoi. Du reste vous l'avez entendu rire avec vos jeunes gens, et faire rire un misanthrope, c'est presque le guérir.

MME. D'AVRANCHES.

Tant mieux alors. En tous les cas, je vous promets Mme. de Lièvreville pour ce soir, car j'ai reçu d'elle ce matin, un billet, me disant qu'elle donnait à diner à mes cousins Richardson, à Mr. Tangers et à l'abbé Dubourg, et qu'elle nous amenerait tout son monde, pour passer la soirée ici.

STÉPHANIE.

Mr. Tangers, maman ? Il est donc revenu d'Afrique ?

MME. D'AVRANCHES.

Oui, ma fille.

BARON D'EICHFELS.

C'est si je ne me trompe cet artiste que vous m'avez presenté il y a quelques années, et que j'ai rencontré de temps en temps à l'Ambassade de Prusse.

MME. D'AVRANCHES.

Oui, c'est le même. Il a fait un séjour de deux ans en Afrique et en rapporte des histoires de Bédouins parfaitement merveilleuses.

EMILE.

Et l'abbé Dubourg, Monsieur le Baron, vous le rappellez vous ?

BARON D'EICHFELS.

Pas positivement. J'ai dans la mémoire un gros homme qui répondait à un nom de ce genre, mais il y a bien longtemps que je ne l'ai revu.

EMILE.

Eh bien c'est un gros homme en effet, qui, je m'en souviens vous a mis un jour fort en colère à propos de vos philosophes allemands, qu'il disait être autant d'écervelés qui ne savaient ce qu'ils disaient.

BARON D'EICHFELS.

Ah ! oui, je me le rappelle. Et c'est un ami à Madame de Lièvreville ?

EMILE.

Ami intime puisqu'il est son ancien précepteur et confesseur.

MME. D'AVRANCHES.

L'abbé Dubourg revient de la Bourgogne où il était vicaire sous l'archevêque D***. Il prétexte le mal de pays, et prétend ne pouvoir vivre hors de Paris.

CAROLINE.

Je parie que Mme. la Marquise l'amène pour se donner un appui contre les assauts de Mr. Richardson.

MME. D'AVRANCHES.

Que non, mon enfant; Mr. Dubourg est un homme fort médiocre et dont Mme. de Lièvreville ne fait autrement cas que comme son ancien instituteur. Il me tarde cependant de revoir le brave homme, c'est une nature si simple, si douce, qu'on ne saurait lui en vouloir de ses entêtements.

FELIX.

Il est donc entêté?

MME. D'AVRANCHES.

C'est à dire qu'en dépit de tout raisonnement et de toutes preuves il s'obstine dans ses idées à lui. On n'a jamais su lui prouver l'excellence des machines à vapeur, ni les bons services du chemin de fer. Mais les voilà qui viennent, je les entends dans l'antichambre.

(*Un domestique annonce, Mme. de Lièvreville, Mr. et Mademoiselle Richardson, Mr. Tangers et Mr. l'abbé Dubourg.*)

MME. DE LIÈVREVILLE (*à Madame d'Avranches.*)

Bonsoir, ma toute chère; je vous amène mon monde, comme vous voyez. Vos cousins qui ont bien voulu me faire l'honneur de diner avec moi; Mr. Tangers, dont vous avez admiré le dernier chef-d'œuvre dans mon salon, et Mr. l'abbé Dubourg qui vous connaissez comme mon ancien précepteur et ami.

MME. D'AVRANCHES (*à Mr. Tangers et à l'abbé*).

Charmée de vous revoir, messieurs ; il y a bien trois ans je crois que je n'ai eu ce plaisir. Vous, Mr. Tangers, vous étiez en Afrique, et vous, Mr. l'Abbé, au fond de la Bourgogne.

L'ABBÉ.

Oui, madame, et je vous assure que Paris m'a fait grandement faute, mais le devoir avant tout.

MR. TANGERS.

Et je vous assure que moi, je ne me suis guère amusé non plus parmi les Bédouins, et que sauf un petit cercle choisi d'officiers français en garnison à Alger, et l'exercice de mon art, je n'ai eu aucune société.

MME. D'AVRANCHES.

Vous apprécierez d'autant plus alors, les mille ressources de notre bonne et belle capitale. Nous n'apprenons à priser ce que nous possédons, qu'en en étant privé pendant quelque temps.

L'ABBÉ.

C'est bien vrai cela !

MME. DE LIÈVREVILLE (*s'approchant des jeunes gens.*)

Eh ! tenez, voila ma jeunesse ! Felix et cette espiègle d'Ernestine. Venez donc ici Constance, que je vous examine à la lumière. Mais vraiment, vous êtes fraiche et pimpante comme une rose.

CONSTANCE.

En dépit du soleil, comme vous voyez.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Allez, vous ne le méritez guère. (*Se tournant vers Mme. d'Avranches.*) Vous auriez dû voir cette enfant courir les

grands chemins et les champs ! Je fus l'été dernier passer quelques jours au château d'Ermenonville, en Touraine, où j'eus l'occasion de juger de la liberté dont jouissais ce petit peuple. Felix fatiguait trois chevaux par jour, Ernestine pataugeait nu-pieds dans tous les ruisseaux, et ce petit démon de Constance faisait une chasse effrénée à tous les papillons des environs. Je lui avais prédit qu'elle en aurait la peau noire comme une bohémienne.

BARON D'EICHFELS.

Il n'ên est rien cependant.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ah ! la fortune sourit toujours à l'imprévoyance. Nous autres gens prudents nous en sommes les dupes, n'est-ce pas, milord ?

LORD SURREY.

Peut-être !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Quel laconisme ! (*Ramassant un livre sur la table.*) Qu'est-ce que nous avons là ! "Les Maîtres Sonneurs." Vous lisez Sand, Mme. d'Avranches ?

MME. D'AVRANCHES.

Un peu, dernièrement ; c'est mon cousin qui nous a apporté le volume l'autre jour et nous le lisons le soir en famille.

MME. DE LIÈVREVILLE.

En famille !

LORD SURREY.

Vraiment, madame, je vous assure que l'ouvrage en question, et bien d'autres encore que je pourrais vous citer—"La Petite Fadette," par exemple, "La Mare au Diable," sont des livres irréprochables

MR. TANGERS.

Oui, et remplis des plus délicieux paysages! On ne saurait dépeindre la campagne avec plus de grâce et de fidélité !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Paysages tant que vous voudrez! Vous autres artistes vous ne vous souciez guère de morale ; mais je le demande à Mademoiselle Richardson qui nous a fait l'autre jour une si fameuse leçon sur la légereté des mœurs françaises, s'il est prudent de confier à la jeunesse un auteur du genre de Georges Sand ?

MLLE. RICHARDSON.

Non bien certainement ; aussi, comme dit Mme. d'Avranches, le lisons nous en famille, et cela non sans avoir fait un choix judicieux de ses meilleures productions. Je vous avoue cependant, madame, que toute prude que vous m'ayez trouvée l'autre jour, je me ferais, tant s'en faut, l'avocat de Mme. Sand.

BARON D'EICHFELS.

Et moi aussi, je l'estime beaucoup comme auteur. C'est une femme qui n'a jamais été comprise et encore moins appréciée.

EMILE.

Et qu'on a condamnée sans examen et sans preuves aucunes.

FELIX.

Quant à cela, Emile, je ne sais trop. Ne va pas faire de la charité à bon marché ; Mme. Sand mérite sous bien des rapports ce que l'on dit d'elle. Toute sa conduite est un défi jeté à la société ; elle rêve une liberté de l'individu, qui, comme le lui a bien fait observer, son ami, Mr. Michel de Bourges, ne peut se concilier avec le devoir général ; or, se soustraire au devoir général, c'est se mettre en dehors de la loi, non seulement des hommes, mais de Dieu.

L'ABBÉ.

Bien parlé, jeune homme, le mépris des lois, c'est la désobéissance, et la désobéissance a perdu le monde.

CONSTANCE (*timidement*).

Mais enfin, connait-on bien le caractère de cette femme à qui l'on jette ainsi l'anathême ? car je vous dirai que j'en ai entendu citer des traits dignes d'un Fénélon, et que je tiens de bonne source.

L'ABBÉ.

Le loup quelquefois se fait berger, mademoiselle.

CONSTANCE.

Ah ! Monsieur l'Abbé, je vous croyais plus de charité chrétienne, car encore ne l'avez vous pas confessée, cette femme, et ne savez vous pas en quoi consiste cette soi-disant désobéissance.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Par exemple ! il suffit de juger sa conduite.

MME. D'AVRANCHES.

Le fait est que celle-ci est bien digne de blâme et qu'il serait difficile de l'excuser.

MR. RICHARDSON.

Aussi ne l'excuserons nous pas, car le mal est le mal de quelque façon qu'on le considère ; mais il faudrait chercher à savoir en quoi son sort a dépendu d'elle-même.

EMILE.

Et jusqu'à quel point elle fut la victime de circonstances fortuites.

MLLE. RICHARDSON.

Voyez d'abord, le genre d'éducation qu'elle a reçue. Née romanesque, et impressionable comme elle a dû l'être, elle devint dès son enfance la victime de deux influences

les plus opposées : de celle de sa grandmère, Mme. Dupin de Francueil, qui la dominait par sa distinction aristocratique et son philosophisme intolérant, et de celle de sa mère qui agissait sur elle par cette tendresse sans mesure, cette sincérité sans frein, ce mépris pour la société régulière, ce goût des chiffons, des plaisirs bruyants et des rues populeuses qui caractérisent les femmes du peuple. Quelle idée cette intelligence ardente a-t-elle dû se former d'une société basée sur des principes si contradictoires ? Faut-il s'étonner qu'elle se créât enfant encore un monde à part et que plus tard, emportant le roman avec elle sous le toit conjugal, elle n'ait su supporter les réalités souvent accablantes de la vie de ménage.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais est-ce une raison pour faire opposition comme elle a fait à toutes les lois des convenances : endosser l'habit d'homme, fumer le cigare, hanter les lieux publics ?

MR. RICHARDSON.

Non certes, et voilà son tort ; un tort du reste qu'elle a expié de mille manières, car il lui a fait verser des larmes amères.

BARON D'EICHFELS.

Mais vous oubliez tous, que ces écarts dont vous l'accusez, vous les jugez sous un tout autre point de vue qu'elle. Elle ne voyait aucun mal, elle, dans cette vie de gamin, comme elle l'appelle. Elle cherchait la liberté et croyait la trouver là.

EMILE.

Et puis ne saurait-on dépasser les limites étroites prescrites par la société, sans en être coupable pour cela ?

FELIX.

A peine. "Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es," est un proverbe à peu près universel.

MR. RICHARDSON.

Tenez ; il est inutile avec nos idées de convenances arrêtées de juger une conduite aussi exceptionnelle que celle de Mme. Sand. A mon avis elle n'est autrement criminelle que par l'excentricité, et vous savez vous-mêmes dans quels travers se jette souvent le génie. Nous voyons pleinement dans les écrits de Mme. Sand, tout remplis de sentiments élévés et d'une douce humanité, qu'elle ne veut point faire le service du vice. Si en maintes occasions elle touche au scandale c'est qu'il entre parfois malheureusement dans le cadre de ses tableaux. Elle ne s'en fait pas un jeu comme tant d'autres romanciers, et sa morale, mauvaise, si vous le voulez, n'est pourtant ni insidieuse ni traitre. Mme. Sand est parfaitement franche et nous prêche sa doctrine en toute sincérité de cœur. Elle voit ou croit voir la société aux prises avec l'erreur, et victime de l'ignorance, et veut prêter main forte aux réformistes modernes, qui tous ont rêvé et rêvent encore la liberté individuelle. C'est pour cette raison qu'elle nous réprésente cette société, sur des piédestaux de son choix, et qu'elle nous en montre les abîmes par le roman. Ses femmes ne sont que des types et elle ne prétend pas nous donner Indiana et Lelia pour des modèles ; ce ne sont que les conséquences d'une fausse civilisation.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Fausse, selon elle.

MR. RICHARDSON.

Et selon bien d'autres encore. Elle n'est point la seule qui, dans ce siècle réformateur, ait visé à la régénération du monde. L'idée de refondre la société et l'asseoir sur des bases différentes a occupé les plus profonds penseurs. Le grand poète et philosophe allemand, Goethe, dont la vaste intelligence a dominé tout ce siècle, s'est attaqué à la même question.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais l'a-t-on définie cette question ? car enfin, avant de renverser un édifice pour en élever un second, il faudrait savoir sur quel plan le reconstruire, et être bien sûr au moins de ne pas se tromper une seconde fois.

MR. RICHARDSON.

C'est là une tâche réservée aux générations futures, madame.

BARON D'EICHFELS.

Et ainsi que le grand poète de l'Allemagne nous le fait entendre avec art dans son magnifique chef-d'œuvre, "Faust," chaque nouvelle génération a la pioche en main et travaille aux canaux sans nombre qui doivent éconduire les eaux fétides et malsaines du marais de l'Ignorance.

LORD SURREY.

Oui, il semble en effet que tous les grands esprits se soient essayé à expliquer le paradoxe de la vie. Notre poète-prophète, Tennyson, n'a-t-il pas également fait allusion à cette question lorsque, dans les gracieux couplets de "La Fille du Meunier," il fait dire au gros meunier en parlant à sa femme :

"There is somewhat in this world amiss
Will be unriddled by and by."

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ce qui veut dire ?

LORD SURREY.

Que l'énigme étrange de ce monde se résoudra un jour ou l'autre.

MME. D'AVRANCHES.

Ah messieurs, de grâce retournons sur nos pas. Je crains que nous ne nous engagions trop avant dans les dédales de la philosophie ou de la métaphysique : tous deux

sujets trop difficiles pour les jeunes intelligences que voici (*montrant du doigt Ernestine et Caroline*). Voyez plutôt : voilà Ernestine profondément endormie dans son fauteuil et Caroline la bouche béante et les yeux fixes.

CAROLINE.

J'ai entendu tout de même, ma tante.

MME. D'AVRANCHES.

C'est à dire que tu as écouté. Mais revenons à Madame Sand et à la portée directe de ses ouvrages ; leur jetterons nous l'anathème ?

MLLE. RICHARDSON.

L'anathème ? Non ; en tous les cas pas avant que d'avoir examiné en quoi ils étaient coupables.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ils sont coupables de ce dont sont coupables tous les romans à grand succès, à peu d'exceptions près. Ils représentent la société à faux et en font une caricature.

EMILE.

La vérité cependant peut bien se glisser sous cette forme là comme sous une autre, et nous retrouvons souvent mainte physionomie de connaissance sous les grimaces de la parodie et de la satire.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Oui, en tant qu'il y a satire, mais si le roman du jour prétend avoir adopté ce genre, il a fort mal compris ce dernier, car au lieu de répresenter nos travers, soit en laid ou en grotesque, il a inventé un autre monde, auquel il a prêté des passions et des mœurs de sa façon, auquel il a suggéré des besoins factices et infligé des sentiments impossibles ; en un mot, il a complètement travesti celui-ci.

BARON D'EICHFELS.

Et cette pauvre société se laisse prendre au piège et paie pour le travestissement.

MME. D'AVRANCHES.

Oui ; tout comme elle eut payé pour la ressemblance. C'est une étrange chose, en effet, que ces sentiments contraires qui dominent le cœur humain, et j'ai lu l'autre jour une petite tirade que lui lance à cet égard très adroitement Mr. Saint-Marc Girardin. "La société est sérieuse," dit-il, "et elle se plaît aux sornettes ; elle est économe et bourgeoise, et les fastueuses folies de la prodigalité l'amusent ; elle est sage et pacifique dans ses actes, et elle aime à courir les aventures dans ses romans ; elle est attachée à ses institutions, et le socialisme lui cause des émotions agréables," et ainsi de suite. Tout cela n'est-il pas vrai ?

EMILE.

Et comment explique-t-il cette contradiction, maman ?

MME. D'AVRANCHES.

Par l'entraînement des contraires—l'éternelle enigme : nous sommes naturellement bons, et nous prenons plaisir à faire le mal.

L'ABBÉ.

Naturellement bons ! madame ? Quelle étrange théorie, pour une bonne et humble chrétienne !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ah ! de grâce, Monsieur l'Abbé, ne ramassez pas ce mot *naturellement*, il nous entraînerait par trop loin. Qu'il vous suffise de savoir que ma vieille amie d'Avranches n'a pas été au confessionnal de toute l'année, qu'elle fréquente l'Oratoire* et assiste aux sermons de Mr. Coquerel.†

* Le Temple des Protestants Réformés à Paris.

† Prédicateur distingué de l'Eglise Protestante-Réformée de Paris.

L'ABBÉ.

Ah! Seigneur!

MME. D'AVRANCHES (*souriant*).

Tranquillisez vous, Mr. l'Abbé; j'étais à Vêpres l'autre jour, témoin, Monsieur le Baron, qui m'y a accompagnée.

BARON D'EICHFELS.

C'est vrai, Mr. l'Abbé, et je vous assure que nous en sommes sortis très édifiés: l'orgue était superbe.

L'ABBÉ.

L'orgue! l'orgue! prenez y garde; vous avez l'air de vouloir rire, mais je vous préviens que vous courez à votre perte. Si l'arbre de la connaissance du bien et du mal portait en lui la mort du temps d'Ève, il la porte encore. Vous touchez tous au fruit défendu.

MME. D'AVRANCHES.

Le ciel nous préserve d'irréligion! La raillerie en matières de religion est criminelle, et nous ne nous la permettrons jamais; je vous ferai seulement observer que vous interprétez notre soif de savoir à tort: il ne s'agit plus de fruit défendu. Saint Paul lui-même nous autorise à "éprouver toutes choses et à retenir ce qui est bon."

L'ABBÉ.

Soit, j'y consens; seulement rappellez vous le proverbe, "Il ne faut pas jouer avec le feu." Si vous vous brulez les doigts, tant pis pour vous.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Trève de morale et revenons à nos romans. Voyons Mr. Richardson, Mr. Saint-Marc Girardin nous montre la société remplie de contradictions, lui accorderons-nous le droit de juger de l'excellence d'un ouvrage et accepterons-nous ce dernier en raison de son succès?

MR. RICHARDSON.

Loin de là, madame, nous le jugerons nous-mêmes. Le faux-goût a son public aussi bien que le bon goût, malheureusement c'est celui du premier qui fait la majorité, témoin les succès immenses qu'ont obtenu les ouvrages de Messieurs Dumas, père et fils. Cependant il ne faut pas s'en étonner. L'arbre non cultivé porte des fruits sauvages, et c'est l'éducation qui fait l'homme. Nous n'en voulons pas à un enfant d'admirer des fleurs artificielles et de jouer de préférence avec les roses bleues du chapeau de sa mère qu'avec celles de son jardin. C'est l'étrangeté de la chose qui lui plait; peu lui importe que ce soit une affreuse contrefaçon, attaquable de tous les côtés par la logique et la raison; cela l'amuse, et tout est dit. Or le public, en général, est un enfant, avide d'amusement, qui, tant qu'il trouvera son compte aux Marionnettes ne se soucie pas d'aller bâiller à une représentation d' "Athalie" ou des "Horaces." Il est donc clair qu'un livre bien farci de singularités, de bizarreries, de monstruosités même, lui soit préférable à une lecture calme, sensée, dont les images naturelles lui retracent la vie en ce qu'elle a de beau et de grand et le porte à la réflexion.

CAROLINE.

Mais à quoi cela tient il, monsieur? Est-ce à la frivolité du siècle, comme dit Madame la Marquise?

MR. RICHARDSON.

Non, mademoiselle; le public est le même qu'il a toujours été; il n'a fait que changer de manières, c'est à dire qu'il a religieusement suivi la mode et a endossé les habits de son temps; mais au fond il est resté le même—essentiellement badaud, à Athènes sous Périclès, à Rome sous les Césars, à Paris sous l'empereur, le même toujours. Horace nous raconte qu'à Rome, au temps d'Auguste, il arrivait souvent que le spectateur, en pleine comédie, de-

mandait à voir un ours savant et un baladin. C'est ainsi que le faux a de tout temps eu du succès, et que l'homme de lettre, pour peu qu'il fasse de la littérature son gagne-pain, est obligé, dans ses contes, de faire un peu la part de maître Aliboron. Mais il y a mesure à tout, et un grand nombre de romanciers, surtout de romanciers français, ont sous ce rapport outre-passé toutes limites, et dans leur soif de ce succès équivoque, ont absolument prostitué leur talent.

LORD SURREY.

Ce qui manque particulièrement de nos jours au roman français, c'est le naturel. Il éveille la curiosité, il est vrai, émeut l'âme, fait pleurer ou rire, mais tout cela par des moyens par trop artificiels et à grands frais d'imagination. Ce que nous demandons avant tout, c'est l'émotion dans la vérité. Si je ne craignais qu'on m'accusât de partialité, je dirais que sous ce rapport l'Angleterre en pourrait remontrer à la France. Nos romans sont beaucoup plus vrais que les vôtres, témoins ceux de Miss Inchbald qui sont de veritables modèles. Prenez Monsieur de Lamartine, par exemple ; il se pose en maître et que nous donne-t-il ? Des phrases, pas autre chose. Ses créations sont toutes dénuées de vérité et n'ont pas l'ombre de vraisemblance. Qu'est-ce que son Claude des Huttes, voyons ?

EMILE.

Un tailleur de pierres, nous dit-on.

LORD SURREY.

Oui, et un franc imbécile malgré toute sa vertu. Conçoit-on qu'un homme qui porte un tablier de cuir puisse parler un langage pareil au sien ! Quelle rhétorique ! quelle emphase !

MR. RICHARDSON.

Rien de plus vrai ; c'est là du reste le grand défaut de Monsieur de Lamartine. Ses personnages sont tous faux,

non du costume, mais de la morale. Geneviève n'est pas plus naturelle que Claude des Huttes ; tous les deux parlent un langage de rhéteur et se rendent ridicules par leur absurde désintéressement. De pareilles créations ne sauraient nous toucher.

FELIX.

Et Emile Souvestre, Monsieur Richardson, lui ferez-vous le même reproche ? Son brave maçon, Pierre Henri, dit *La Rigueur* me fait l'effet d'être un ouvrier de la tête aux pieds.

MR. RICHARDSON.

Ah,pour cela,oui. "Les Confessions d'un Ouvrier" font un charmant livre, un véritable petit chef-d'œuvre. Nous avons là un maçon en chair et en os, brave homme si jamais il en fut, dont l'élévation de sentiments, l'humilité d'esprit et la simplicité de langage éveillent toutes nos sympathies. Avouez qu'un pareil ouvrage agit bien autrement sur l'âme que ces improbabilités, tout sentimentales et comiques quelles soient,et par lesquelles Dumas, Murger et d'autres prétendent égayer ou émouvoir la multitude. Emile Souvestre a bein fait de nous présenter au milieu des agitations contemporaines le spectacle d'une humble destinée combattant la douleur par la patience et triomphant par l'honnêteté ! La lutte des faibles intéresse pour le moins autant que la lutte des forts, car il faut à ceux là, dans leur condition médiocre, autant de force d'âme que s'ils étaient placés dans la plus haute.

EMILE.

Vous venez de nommer Murger, Monsieur Richardson ? Lui faites vous la guerre aussi ? Voilà un an pourtant qu'il fait rire tout Paris.

MR. RICHARDSON.

Cela n'est pas bien difficile, mon ami. Regnard n'a-t-il pas fait dire à son marquis ridicule que Paris était le maga-

sin de l'impertinence et qu'il ne fallait que les grimaces d'un singe pour mettre en campagne tous les badauds? Et notez bien, c'était en plein Louis XIV. cela, c'est à dire dans le grand siècle.

EMILE.

En vérité, Monsieur Richardson, je vous trouve bien sévère; il y a selon moi dans les "Scènes de la vie de Bohême" de M. Murger des situations fort amusantes, et au risque de passer pour badaud à vos yeux je vous avouerai que Felix et moi nous avons lu ce livre ensemble, et en avons ri de grand cœur.

MR. RICHARDSON.

Vous êtes encore jeunes, mes amis, et il vous est permis de rire à propos des balivernes et des bouffonneries de M. Murger, mais je vous dirai que pour moi, elles me gâtent le rire. "C'est avoir beaucoup d'esprit sans doute, dit Marmontel, que d'en avoir trop; mais c'est ne pas en avoir assez." M. Murger, dans ses "Scènes de la Vie de Bohême," prétend nous révéler les mœurs des artistes et des étudiants et fait de la pauvreté une triste comédie. La pauvreté n'est pas amusante, tant s'en faut et ainsi qu'a dit Madame de Staël, avec beaucoup de raison: "Il faut presque toujours une grande intrépidité d'esprit pour prendre la vie humaine en plaisanterie, et la force comique suppose un caractère au moins insouciant." Mais Mr. Murger ne tient pas compte de cela, lui; au contraire, il persiste à faire du froid et de la faim, autant de plaisanteries.

"Sacrebleu! qu'il fait faim!" dit l'un de ses héros. "Est-ce qu'on ne déjeune pas aujourd'hui?"—"Depuis quand déjeune-t-on deux jours de suite?" dit un autre. Tout cela peut paraître risible à certaines gens, mais j'y trouve moi une pointe d'amertume qui m'en gâte le comique. Non, non, ce ne sera pas par les mauvaises plaisanteries et le faux sentiment que le roman se relèvera. Il sera obligé de revenir au bon sens, à la vérité, au respect de la morale

et des bonnes mœurs, à l'observation de la nature et à la vie intime, et cela avant qu'il ne soit longtemps, car la société commence déjà à se redresser contre ses idoles d'hier et à leur demander compte de l'or qu'elle leur a prodigué. On retranchera dès lors tout ce qui portera atteinte à la pureté des mœurs, et des livres tels que "La Dame aux Camélias," "Diane de Lys," etc., disparaîtront peu à peu pour faire place à des histoires moins émouvantes peut-être, mais plus vraies et plus édifiantes. Le dévergondage dans les lettres a été toléré assez longtemps ; il est temps que le bon goût y mettre ordre.

MME. D'AVRANCHES.

Tout cela est très vrai, mon cousin, et il y a longtemps que je suis de cet avis. Mais vous-même, n'êtes vous pas inconséquent dans vos principes, en vous faisant l'avocat de George Sand, car enfin, "Lélia," "Jacques," "Indiana," ont fait fureur dans certains quartiers de mauvais goût et péchent singulièrement du côté des bonnes mœurs.

MR. RICHARDSON.

Peut-être, madame ; George Sand cependant a racheté ces mauvais livres par d'autres bien supérieurs, et "André," par exemple, fait ample compensation pour quelques méchants contes écrits au milieu de cette première fièvre d'exaltation qui attaque tous les jeunes littérateurs au commencement de leur carrière et leur fait dépenser en extravagances de toutes sortes une imagination encore déréglée et qui devrait attendre que l'âge et l'expérience lui eussent marqué sa mesure. Dès que cette première ivresse fut passée nous vîmes paraître les peintures calmes et reposées du maître ; ces paysages exquis d'une combinaison si savante et subtile, où le naturel touche au féerique, le positif au merveilleux, et dont "La Petite Fadette" est le gracieux modèle. Lisez ce délicieux petit livre et dites moi si le goût le plus délicat y saurait trouver à redire ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Vous aurez beau dire ; je maintiens que l'influence que ces livres exercent sur les jeunes imaginations est mauvaise, et je pourrais vous citer à cet effet un exemple bien convainquant. (*Se tournant vers Constance.*) Racontez nous donc, Constance, votre aventure de l'été dernier avec Mademoiselle Lagrange.

CONSTANCE.

Ah, madame ! un si doux souvenir !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Allons donc ! Je vous croyais guérie de votre exaltation.

LORD SURREY.

Voyons, cette aventure.

CAROLINE.

Vite, Constance, raconte là ; je brûle de la savoir.

CONSTANCE.

Eh bien, puisque vous le voulez, je vous la dirai, et la voici. Nous fumes, comme toujours, passer l'été en Touraine, chez ma bonne maman,à son château d' Ermenonville. Là, sachez le, nous sommes en Paradis ; bonne maman nous gâte et nous laisse absolument la bride sur le cou ; nous faisons ce qu'il nous plait : Felix a ses chevaux et ses chiens, Ernestine son étang où elle s'amuse à attraper des poissons et des grenouilles à la main, et moi je cours les champs avec mes filets.

FELIX.

Oui, c'est une rage que sa passion pour les papillons ! il lui en faut tous les ans une collection nouvelle.

CONSTANCE.

Eh bien, un jour que m'aventurant un peu plus loin que de coutume, je franchissais la haie vive qui sépare notre

parc du bois, j'avisai un superbe lepidoptère dont ma collection n'offrait pas encore d'échantillon et qui se dirigeait vers le talus rapide qui borde le joli ruisseau auquel la terre d'Ermenonville doit sa belle fraîcheur, car il faut que vous sachiez que le gazon de notre parc est tout l'été d'un vert éclatant.

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est vrai ; je n'ai jamais vu de campagne mieux partagée sous le rapport du site et des moyens d'irrigation.

CONSTANCE.

Eh bien, dans l'ardeur de ma poursuite j'arrivai sur le haut du talus d'où j'aperçus bientôt ma victime aîlée se reposant sur un buisson d'aubépine à mi-chemin sur le versant opposé. Oubliant combien la descente était rapide et qu'elle se terminait par un ruisseau assez profond, je pris mon élan, et il m'arriva alors ce qui arrive souvent aux coureurs peu exercés qui descendent les escarpements au galop : je ne pus plus m'arrêter. L'endroit où je me trouvais avait été plus ou moins dépouillé de ses arbres par de fréquentes coupes de bois et je ne voyais sur mon passage aucun appui assez ferme auquel je pus m'accrocher ; ma chute était donc inévitable.

CAROLINE.

Et tu-as eu le temps de faire toutes ces réflexions là au milieu de ta course ?

CONSTANCE.

Non, bien sûr ; je les ai faites après coup ; heureusement qu'il se trouvait là par hasard, quelqu'un qui eut le loisir de les faire à ma place et qui me sauva du danger que je courais. J'avais tenté en vain d'accrocher un buisson en passant et j'allais donner tête baissée dans le ruisseau lorsqu'un bras providentiel me reçut et me retint. Ah, je vous assure, j'étais joliment contente !

BARON D'EICHFELS.

Cela n'est pas difficile à croire, mais enfin, ce bras?

CONSTANCE.

Ce bras appartenait à un charmant personnage dont j'eus l'occasion d'apprécier toute la bonté.

MME. DE LIÈVREVILLE (*d'un air malin*).

Oui, imaginez vous un petit jeune homme portant le costume des touristes de la Suisse, de figure très avenante et dont le son de voix était d'une suavité qui allait droit au cœur; car c'est bien ainsi que cette petite folle nous dépeignît sa rencontre lorsqu'elle revint à la maison.

LORD SURREY.

Vraiment la situation a dû être intéressante.

CAROLINE.

Mais continue donc, Constance; comme tu lambines!

CONSTANCE.

Eh bien, ce personnage me fit asseoir sur l'herbe et s'offrit de suite à m'aller chercher une goutte d'eau pour me remettre de mon agitation. Il sortit à cet effet de sa poche un petit gobelet de cuir, tel qu'en porte toujours sur eux les voyageurs touristes, et se dirigea vers le ruisseau où j'avais failli me casser le cou. Durant son absence j'examinai l'endroit où je me trouvais. J'étais assise au pied d'un arbre autour duquel gisaient des crayons, du papier, le croquis d'un rocher à peine achevé, un mouchoir de poche de baptiste avec chiffre et écusson, et enfin un livre au titre de "Consuelo."

EMILE.

Vraiment, Constance, vos détails feraient honneur à un feuilletoniste. Dépêchez vous donc de nous dire qui était ce inconnu.

CONSTANCE.

Ah ! voilà, monsieur le curieux ; eh bien, ce joli petit jeune homme à qui, à la suite de notre conversation et de la promenade que nous fîmes ensemble, je jurai une amitié et une fidélité à toutes épreuves, n'était ni plus ni moins que la célèbre Mademoiselle Victorine Lagrange.

EMILE.

Bah ! vraiment ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Oui ; et c'est à elle que je voulais en venir comme résultat vivant de lectures dangereuses. Voilà une jeune personne d'un esprit supérieur, d'une bonté d'âme reconnue, car on m'assure, que les pauvres des alentours la regardent comme leur Providence, qui, pour avoir fureté à loisir dans la vaste bibliothèque de Mr. Villiers Lagrange dont elle est la nièce et l'unique héritière, est tombée sur la philosophie pernicieuse de Mme. Sand et s'en va agir en conséquence. Elle se promène par monts et par vaux habillée en garçon.....

CONSTANCE.

C'est à cause de la commodité de ce costume, m'a-t-elle dit. Elle fait souvent seule de longues excursions dans le pays à travers fourrés et taillis, et se trouverait fort embarrassée dans ses courses, s'il lui fallait porter les longues et larges jupes qui sont à la mode.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Bêtises ; en sommes nous genées nous autres femmes ? Non, non, tout cela n'est qu'un mauvais subterfuge qui du reste ne recouvre qu'à demi l'excentricité blâmable de ces esprits-forts. Avouez que voilà une jeune personne perdue pour la société et d'un commerce dangereux. Malheureusement elle n'est pas la seule qui se soit laissé séduire par la fausse logique de tous ces auteurs ultra-

istes et j'en connais maintes autres qui en ont la tête montée.

MME. D'AVRANCHES.

Il me semble, ma chère, que vous prenez la chose trop au sérieux, et je suis portée à croire que ce n'est pas tant l'esprit de l'auteur que l'imagination inflammable du lecteur qu'il en faut accuser.

BARON D'EICHFELS.

Madame a raison; tout génie a ses écueils, et je vous citerai à cet effet notre grand poète de l'Allemagne dont la haute moralité fait une partie de sa gloire, Schiller, qui, dans sa tragédie des "Brigands," a émis des principes pour le moins aussi dangereux que ceux de Mme. Sand. On assure que bien des fils de famille mécontents de leur sort se laissèrent entraîner par le romanesque que le poète prête à la vie de brigand, et secouant l'autorité paternelle qui leur pesait, se firent voleurs de grands chemins.

MR. TANGERS.

Mais qu'est-ce que cela prouve, tout cela? La conduite exceptionnelle de Mademoiselle Lagrange, ne saurait côndamner Madame Sand comme auteur, et si cette première se plait à faire des extravagances, c'est qu'elle a l'esprit de travers, ce qui, d'une manière ou d'une autre, lui fera toujours commettre des incongruités. Ajoutez à cela une mauvaise éducation et la chose s'explique d'elle-même. Je gage que Monsieur Villiers Lagrange est un homme facile, à qui les façons de faire de sa nièce importent peu, et qui, dans les défis que celle-ci jette ainsi au monde civilisé, voit même une occasion de se vanter.

CONSTANCE.

C'est cela même, Mr. Tangers, et vous avez deviné juste. Mademoiselle Lagrange m'a confié, lorsque je lui exprimai mon étonnement de ce que son oncle la laissât ainsi faire,

que celui-ci n'avait jamais contrarié la moindre de ses fantaisies, et qu'au contraire il s'amusait fort de ce qu'il appelait ses donquichotismes.

MR. TANGERS.

Eh bien, voilà qui devrait absoudre Madame Sand. Je ne prétends pas dire que tous ses livres fussent également bons ; il en est même où elle a insulté à son talent en le faisant servir à flatter le goût souvent dépravé du public ; mais parmi le nombre il en est certes de très recommandables, et je n'hésiterais pas à confier aux mains de ma propre fille des tableaux tels qu'il s'en trouve dans "Fadette" et "Les Maîtres Sonneurs." Il faut être artiste pour dépeindre la nature avec tant de fidélité et grouper si bien ses personnages, et philosophe, pour connaître si bien le cœur de l'homme.

MR. RICHARDSON.

Ce qui surtout lui donne droit à notre admiration, c'est l'excellence de son style, qui est toujours pur et soigné et par-dessus tout naturel. Vous n'y trouverez point de ce galimatias pittoresque, de ces enflures et afféteries dont tant d'ouvrages modernes sont remplis.

FELIX.

Et tels que nous en a servi ce malheureux Flaubert dans sa "Madame Bovary." Vous avez dû lire ce livre, Monsieur le Baron, ne fut ce que pour la nouveauté.

BARON D'EICHFELS.

Oui, et je m'étonne qu'un critique aussi distingué que Mr. de Sainte-Beuve ait pu le louer ; car vraiment les défauts de style y sont si gros qu'ils vous crèvent les yeux. Ne dit-il pas quelque part, en parlant d'une campagne coupée en deux par un ruisseau, qu'elle ressemblait ainsi à "un collet de velours vert bordé d'un galon d'argent ?" et ailleurs encore, à propos d'un coucher de soleil au milieu

de nuages où il vous montre, "les flèches d'or d'un trophée suspendu," il dit que "le reste du ciel vide conservait la blancheur d'une porcelaine."

MME. D'AVRANCHES.

Est-ce bien possible?

LORD SURREY.

Et l'on souffre de pareils outrages? Cè serait le cas de supprimer la liberté de la presse.

MR. TANGERS.

Eh bien, rien de tout cela sous la plume de Mme. Sand. Elle est bien un des meilleurs romanciers que nous ayons, en dépit de ses écarts d'imagination et des hallucinations de son génie.

L'ABBÉ.

Mais enfin, à quoi bon le roman après tout? Il ne me semble propre à tout prendre qu'à chatouiller l'imagination et à la faire trotter à l'aventure.

MR. TANGERS.

Ah, Monsieur l'Abbé! nous ne saurions pas plus nous passer du roman que vous de votre dessert. Vous aimez les confitures, avouez-le.

ERNESTINE (*qui se réveille*).

Ah! je crois bien, et les brioches aussi! (*On rit.*)

MR. TANGERS.

Or le roman entre dans la gastronomie de l'intelligence, autant que les brioches et les confitures dans celle de Monsieur l'Abbé. Et tenez, pour peu que nous poussions ce sujet un peu plus loin, il sera facile de démontrer comme quoi le cerveau existe par l'estomac, vu que le tempérament agit sensiblement sur l'esprit et *vice versa*, et l'on pourrait faire de ce sujet une autre fable, à l'instar de celle des "Membres et de l'Estomac."

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais enfin, où voulez vous en venir, avec votre roman en guise de dessert.

MR. TANGERS.

Je veux dire qu'ainsi qu'après le potage, les entrées, les rôtis, etc., le palais se récrée au dessert et que l'appétit satisfait ne fait plus que s'amuser, de même l'esprit a besoin après les repas solides qui le doivent fortifier, de s'amuser avec les images riantes ou surprenantes du Roman.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Les Romans, selon vous, sont donc des sucreries intellectuelles ?

MR. TANGERS.

A peu-près.

MME. D'AVRANCHES.

C'est une idée assez originale.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Oui, si elle tient bon aux épreuves. Voyons Mr. Tangers jouons donc un peu avec cette drôle d'idée. Supposons en effet que tout roman a son équivalent en gourmandise, à quelle partie du dessert rangerez vous, ces romans terroristes, ces histoires effroyables de Mr. Edgar Poe et d'Eugene Sue, qui vous donnent le chair de poule, et vous tiennent dans un frisson perpétuel ?

ERNESTINE.

Oh ! je le sais moi.

MR. TANGERS.

Eh bien dites ; je vous cède la parole, mademoiselle.

ERNESTINE.

Mais, à ces jolis bonbons à pétards, donc, qui font sauter les belles dames sur leurs chaises.

BARON D'EICHFELS.

A merveille, mademoiselle ; la comparaison est excellente. Eh bien, marquise, vous voilà satisfaite.

MME. DE LIÈVREVILLE (*riant*

Oui, quant à la comparaison ; mais je les déteste du fond de l'âme, ces sortes de romans et de bonbons, et j'ai fait une bonne leçon à mon confiseur l'autre jour, et lui ai bien dit qu'au risque de perdre ma pratique, il ne devait plus m'envoyer de ces vilaines inventions là.

ERNESTINE.

Ah ! quel dommage ! moi qui les aime tant !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et pourquoi les aimez vous, voyons, petite folle ?

ERNESTINE.

Ah dame ! je ne sais trop ; ce n'est pas parcequ'ils sont meilleurs que les autres, car je leur préfère de beaucoup le chocolat à la crême, mais je crois que c'est pour le bruit qu'ils font ! C'est si amusant, tenez. ces petits cris de frayeur des dames, et leur air effaré !

MME. DE LIÈVREVILLE.

La jeunesse ne doit pas avoir de nerfs, vraiment.

MME. D'AVRANCHES.

Ou plutôt, qu'elle les a dans toute leur force, tandis que les nôtres sont épuisés !

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est possible.

MR. TANGERS.

Eh bien, voyez, mesdames, comme tout cela appuie ma proposition. La jeunesse dans sa plénitude de force semble avoir besoin d'émotions violentes, et le roman terroriste satisfait en quelque sorte à ce singulier besoin.

EMILE.

Rien de plus vrai, en effet. Je ne saurais vous dire avec quel plaisir j'ai lu les contes effroyables de cet étrange romancier Américain, Edgar Poë. Ils vous remuent l'âme d'une manière irrésistible,et la terreur qu'ils vous inspirent devient une véritable jouissance.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ah, tenez, j'ai bien des doutes là dessus; c'est à dire, quant à cette véritable jouissance. Je vous assure que je n'ai jamais pu lire les atrocités, les horreurs révoltantes telles qu'en présentent tant de scènes des "Mystères des Paris" et du "Juif Errant," qu'avec le plus profond dégoût.

MR. TANGERS.

C'est que vous avez, madame, le palais trop aristocratique pour goûter à des plats d'Arlequins, tels qu'on en trouve dans les sales gargottes de ces mêmes "Mystères." Il n'est à mon avis aucune âme bien née qui pût vraiment se recréer à de pareils écrits; ce genre d'ouvrage ne fait preuve d'autre chose que de brutalité, et tous ces novelistes qui vous labourent ainsi les émotions ne sont aucunement artistes.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais enfin, ces histoires dont parle Emile?

MR. RICHARDSON.

C'est autre chose, cela, madame. Edgar Poë est poète avant tout; il se plaît quelquefois dans la métaphysique et le conte, dans le magnétisme et la fantaisie, mais il ne traine jamais ses sujets dans la fange. C'est un génie à part qui semble s'être pris à tâche de nous révéler le côté idéal de l'Horreur. "Il aime à agiter ses figures," a écrit Mr. Baudelaire, "sur des fonds violâtres et verdâtres où se révèlent la phosphorescence de la pourriture et la sen-

teur de l'orage ;" mais il n'est jamais trivial et je suis persuadé que vous goûterez ses contes.

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est possible et je les essaierai.

L'ABBÉ.

Mais enfin, trouvez-vous que ces choses là soient bonnes à digérer ?

MR. TANGERS.

Pas toujours ; surtout si l'on en use avec excès ; mais nous ne mangeons pas tous les jours du pâté de foie gras, et un peu d'émotion à la terreur ne fait pas plus de mal à l'esprit, qu'un peu de boudin à la Richelieu n'en fait à l'estomac. Il suffit de savoir se gouverner l'appétit.

MR. RICHARDSON.

Et puis, songez Monsieur l'Abbé, que l'âme humaine est un diamant tout spécial et qu'il ne suffit pas d'un seul et même lapidaire pour le polir. Il lui faut passer par bien des procédés, plus ou moins sévères, avant que d'obtenir cette clarté, cette pureté, ce jeu de lumière que l'on prise tant dans un joyau de première eau. La chaire fournit un des moyens, le roman un autre ; la première a pour but principal la vertu ; le second, l'expérience. La véritable école de l'expérience, c'est la vie elle-même avec ses vicissitudes et ses enseignements ; mais il est du ressort du théâtre et du roman de contribuer à l'épreuve de la vie en multipliant les leçons que donne la vie pratique. Un bon roman, par conséquent, est une instruction qui supplée à l'expérience.

L'ABBÉ.

Oui, oui, si l'amour-propre ne s'en mêlait ; mais l'ivrognerie, mise en scène, n'a jamais corrigé un ivrogne ; on ne se reconnaît pas dans un ridicule.

MR. RICHARDSON.

Non ; mais on y reconnait le prochain, et c'est toujours quelque chose, car après tout le prochain nous tient de bien près, et ce que l'on appelle ordinairement, désintéressement, n'est autre chose que de l'égoïsme : non un égoïsme blâmable, mais un égoïsme naturel et qui entre dans toutes les conditions de notre existence. L'affliction qui frappe notre prochain, nous frappe aussi indirectement en tant que nous sommes hommes ; c'est à dire que nous nous disons : voilà un évènement qui pourrait m'arriver également. C'est donc notre propre humanité, souffrante ou heureuse, qui nous fait pleurer ou rire lorsque nous la voyons mise en scène. Le roman s'empare de cette humanité et lui fait subir toutes les épreuves possibles, l'assujettit à toutes les conditions imaginables, l'élève ou l'abaisse selon son gré et selon le but qu'il a en vue. Tout lui est permis, excepté la métamorphose ; car notre sympathie cesse devant l'homme devenu absolument monstre, ange ou démon. Toute création de l'imagination, si elle est outrée, a besoin d'un contre-poids qui nous la rende acceptable sous le point de vue de la vraisemblance, et en cas de criminalité, d'un côté esthétique qui la réhabilite dans notre estime.

MME. DE LIÈVREVILLE.

A merveille ; j'aime fort votre définition ; nous accepterons donc le roman, et même celui de Mme. Sand comme passe-temps et pour ajouter à nos expériences, mais ne faisons pas comme les petites filles qui n'ont faim que de dessert, et songeons un peu au premier service, c'est à dire aux aliments solides qui nourrissent et fortifient. Quels sont ils, Mr. Richardson ?

CAROLINE.

Ma bonne maman prétend qu'il n'est rien de meilleur que le bouillon, aussi ne voulait elle me laisser lire autre chose que du Bouilly. "Quand tu seras grande," me disait elle, "tu auras du rôti." (*On rit.*)

MME. D'AVRANCHES.

Allons donc, Caroline, quelle facétie !

CAROLINE.

C'est vrai, ma tante, aussi les sais-je par cœur, tous ces contes de Bouilly.

MR. RICHARDSON.

Eh bien, mademoiselle, vous n'aurez jamais lieu de le regretter, car il n'y a pas de meilleurs ouvrages que ceux de Bouilly et de Mme. Eugénie Foa pour former le goût de la jeunesse ; mais pour en revenir à la question de Mme. la Marquise, quels étaient les écrits qui profitaient, je vous ferai observer que ce sont ceux qui excitent au travail et éveillent le goût de l'instruction. Le roman nous laisse à peu près dans l'inaction ; il agit sur notre imagination d'une manière ou d'une autre, il est vrai, mais il ne secoue pas l'entendement, ne demande pas une attention soutenue, n'exige enfin aucun effort intellectuel de la part du lecteur. Il faut travailler pour s'enrichir.

L'ABBÉ.

Oui, oui, c'est à la sueur du front que doit se gagner le pain de chaque jour.

MR. RICHARDSON.

Et c'est là une maxime générale que l'on peut également appliquer au côté spirituel de la vie ; car, ainsi que les biens de ce monde ne se peuvent obtenir que moyennant un travail assidu, ainsi n'amasse-t-on les trésors de l'intelligence que par une longue et patiente étude.

ERNESTINE.

Ah ! Seigneur, qu'il en doit coûter pour devenir véritablement savant !

MR. RICHARDSON.

Et c'est justement parcequ'il en coûte tant pour le devenir que tout le monde aspire à l'être ! Les jolis boutons

de diamants qui brillent à vos oreilles et que vous m'avez dit avoir reçus pour vos étrennes, vous auraient-ils fait le même plaisir, s'ils s'achetaient à bas prix et pouvaient se laisser porter par tout le monde ?

ERNESTINE.

Non, assurément.

MR. RICHARDSON.

C'est donc leur haute valeur qui les élève ainsi dans votre estime ; or, je vous assure qu'il n'est point de diamant qui vaille la véritable science.

MME. D'AVRANCHES.

Vous aurez de la peine, cousin William, à persuader de cela, cette petite écervelée. Elle n'a jamais aimé les livres.

MR. RICHARDSON.

C'est peut-être plutôt la faute des livres que la sienne. Je suis sûr que si on s'y prenait un peu plus adroitement à enseigner la jeunesse on n'aurait pas si souvent lieu de se plaindre de son manque d'attention et d'intérêt ; c'est en donnant aux enfants des leçons au-dessus de leur portée que l'on détruit souvent chez eux le goût pour l'étude. La jeunesse ne saurait aimer ce qu'elle ne peut saisir, et ce n'est qu'au pas qu'on devrait la conduire dans le chemin difficile du savoir.

MME. D'AVRANCHES.

Rien de plus vrai, mon ami, et il serait à désirer qu'il se fit une réformation de ce côté là. (*Se tournant vers sa fille.*) Mais allez donc voir, Stéphanie, pourquoi l'on ne nous sert pas de rafraîchissements.

(*Stéphanie sort et revient accompagnée d'un domestique portant un plateau avec des glaces et des gateaux. Les rafraîchissements circulent, et la conversation devient générale.*)

MLLE. RICHARDSON.

Que ces glaces sont délicieuses, n'est il pas vrai, mon frère? Nous sommes bien loin encore d'en faire de pareilles en Amérique.

MR. RICHARDSON.

En effet, elles sont fort supérieures. C'est que la gastronomie est encore à l'enfance chez nous, et confiée comme elle l'est, aux mains de cuisiniers ignorants, nous ne pouvons guère espérer qu'elle fasse des progrès rapides.

L'ABBÉ.

C'est un malheur, cela, monsieur. Oui, oui, un malheur, plus grand que vous ne pensez, car le caractère d'une nation dépend beaucoup, à mon avis, de sa bonne ou de sa mauvaise chère.

FELIX.

Ah, Monsieur l'Abbé, voila qui est fort!

L'ABBÉ.

Pas trop fort, mon jeune ami, car enfin vous conviendrez que c'est d'une hygiène bien réglée que dépend la circulation libre du sang, et que les repas lourds et indigestes traînent toujours à leur suite des surcroîts de bile et d'humeurs; or la bile rend chagrin, tracassier, méchant même, et il va sans dire qu'une nation bilieuse doit avoir un mauvais caractère. (*On rit.*) Oui, oui, riez, allez; je suis bien sûr, moi, que plus d'une mauvaise action a dû avoir pour cause première un mauvais diner.

CAROLINE.

Ha! ha! ha! voilà qui est curieux!

L'ABBÉ.

Eh mais, c'est que je ne badine pas! Voyons, nommez moi la cuisine qui vaille la cuisine française, et la nation qui, pour la gaieté, la bonté de cœur, la générosité naturelle, l'esprit et l'entrain, vaille la nôtre. Les Allemands...

BARON D'EICHFELS.

Prenez garde, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oh ! soyez tranquille, Monsieur le Baron, je ne médirai pas de vos bons vins du Rhin, car je les goûte fort ; je vous ferai seulement observer que votre choucroute, vos tourtes et vos sauces grasses prêtent à l'embonpoint précoce, et nuisent au bel air des hommes et à l'élégance de la taille chez les femmes.

BARON D'EICHFELS.

Ajoutez à cela que ces plats par trop solides alourdissent l'intelligence et semblent attacher à la queue de notre esprit naturellement juste et profond un quintal ou deux de je ne sais quoi, ce qui fait qu'il se traîne lourdement tandis que la saillie française, qui n'aura goûté qu'à une aile de poulet et à une omelette soufflée, arrosée d'un verre de Champagne, vole légèrement devant lui.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Vous êtes vraiment admirables, messieurs, on ne saurait mieux plaisanter. Allez, Monsieur l'Abbé, continuez ; au tour de l'Angleterre à présent.

L'ABBÉ.

Pardon, madame ; mais je n'ose pas m'engager de ce côté là, car je ne connais de l'Angleterre que ses excellents rasoirs et ses magnifiques couteaux ; si je me suis hasardé à l'Allemagne, c'est qu'un séjour de six mois à Dusseldorf m'en a fait connaître un peu les usages.

CAROLINE.

Mais vous savez pourtant que les Anglais viennent en France pour s'égayer, s'oublier, se remettre les esprits ? Tenez, voilà milord, souvent triste, taciturne—toujours aimable cependant.

LORD SURREY (*souriant*).

Ah ! oui, dorez moi bien cette pilule, autrement je vous déclare que je ne l'avalerai pas.

CAROLINE.

Ne craignez rien, milord, vous savez bien que je vous aime malgré vos silences prolongés. Je disais que vous étiez souvent triste et taciturne, sans toutefois cesser d'être agréable et même intéressant, mais il en est de vos compatriotes qui promènent leur chagrin avec moins de succès et qui ont le spleen beaucoup moins attrayant ; or à quoi cela tient-il, ce spleen ? Est-ce à la brume qui, dit-on, enveloppe toujours votre belle île, ou.....

BARON D'EICHFELS.

Au plum-pudding, mademoiselle, au plum-pudding, soyez en sûre ; et voila une belle occasion de me venger des impatiences que m'a causées ce méchant homme (*montrant Lord Surrey*) ; je vais le dénoncer en plein salon. Figurez vous que malgré toutes les recommandations que lui a faites le docteur Duchâtel, de ne manger que des choses légères et faciles à digérer, ce malheureux s'obstine à manger du plum-pudding.

LORD SURREY.

Ah ! vous en parlez bien à votre aise, vous ! J'avais une faim de loup, l'autre jour, et mon médecin, à qui Dieu le pardonne, me mettait à l'eau de poulet ! De l'eau de poulet, à un homme de ma trempe, je vous demande un peu !

MME. D'AVRANCHES.

Et vous vous en êtes vengé en mangeant du plum-pudding ?

LORD SURREY.

Oui, je m'en suis vengé, je vous assure, car Monsieur Duchâtel y a perdu un malade.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et vous, y avez-vous gagné ?

LORD SURREY.

Certes, car j'y ai gagné ma liberté.

MME. DE LIÈVREVILLE.

La liberté d'avoir des indigestions et le spleen ?

LORD SURREY.

Non, madame, au contraire ; je vous assure que depuis que de mon propre chef, j'ai substitué le roast beef à l'eau de poulet, je me porte beaucoup mieux.

FELIX.

Ceci prouverait au besoin que la Faculté de Médecine de Paris n'entend rien aux tempéraments britanniques.

EMILE.

Justement ; d'autant plus qu'il est connu que les Français ordonnent de la fleur d'orange là où les Anglais administrent de l'ammonia à plein verre.

STÉPHANIE.

Deux calmants d'espèces bien différentes.

MME. D'AVRANCHES.

Et tous deux efficaces, l'un en Angleterre, l'autre en France.

MLLE. RICHARDSON.

D'où il faudrait conclure qu'on ne doit pas plus disputer de certains besoins des étrangers, que de leur goût, de leurs modes et de leur littérature.

MR. RICHARDSON.

Un fait qui annulle toute comparaison soit en bon, soit en mauvais.

BARON D'EICHFELS.

Et qui donne cause gagnée à la choucroûte et à la bière de l'Allemagne.

LORD SURREY.

Et au plum-pudding de l'Angleterre.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Monsieur l'Abbé, vous avez perdu votre procès. Il vient d'être prouvé sans retour que les usages des étrangers ont leur bon côté, tout comme les nôtres, et que si la table de Dusseldorf ne vous valait rien, c'est que vous étiez malheureusement Français.

L'ABBÉ.

Pardon, madame, je ne me range pas de cet avis, et je trouve au contraire qu'on a grand tort d'être autre chose que Français. Je rends tous les jours grâces au ciel d'être né dans un aussi beau pays comme la France et d'habiter une aussi noble capitale comme Paris, et je compte bien n'en plus jamais sortir.

MME. DE LIÈVREVILLE.

A la bonne heure. En attendant, il s'est fait tard. Stéphanie, mon enfant, voulez vous sonner que je demande ma voiture. (*Stéphanie sonne, un domestique paraît.*) Ma voiture, est-elle arrivée ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame, il y a une demi-heure.

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est bien, je descends. (*A Mme. d'Avranches qui s'est levée pour la reconduire à la porte.*) Ma chère amie, vous voyez comme je vous suis fidèle le Jeudi ; j'espère bien qu'à votre tour vous ne me manquerez pas non plus Mardi prochain, et que vous m'amènerez Monsieur et Mademoi-

selle Richardson et votre jeunesse. (*A Lord Surrey et au Baron d'Eichfels.*) Et vous, messieurs, il n'est guère nécessaire de vous dire que je compte sur vous, car mon Mardi vous est devenu une habitude de dix années.

BARON D'EICHFELS.

Une bien douce habitude, madame, et que nous tenons à cultiver.

MME. DE LIÈVREVILLE.

(*Aux jeunes gens et aux demoiselles qui l'entourent pour prendre congé d'elle :*) Adieu, mes amis et à bientôt. (*A Ernestine :*) Si vous êtes sage, Ernestine, je vous ferai danser, Mardi ; tâchez donc d'être jolie.

(*Madame de Lièvreville sort accompagnée de Lord Surrey, du Baron d'Eichfels et de l'Abbé, et le reste de la compagnie se souhaite réciproquement le bonsoir, et se retire.*)

TROISIÈME SOIRÉE.

L'Hôtel d'Avranches. Mme. d'Avranches, Mme. de Lièvreville, Lord Surrey, Baron d'Eichfels, Mr. Tangers et l'Abbe Dubourg. Stephanie, Constance, Caroline et Ernestine autour d'une table et occupées d'ouvrages à l'aiguille. Felix et Emile au milieu d'elles regardant des gravures. Mr. et Mademoiselle Richardson.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Je crois que vous avez raison, Mr. Richardson. Il n'est rien de préférable aux petites réunions et aux causeries intimes. Cette douce lumière, cette jeunesse laborieuse, ce bon feu pétillant, cela me va ; les grandes assemblées doivent en effet dissiper l'esprit.

MME. D'AVRANCHES.

Comment, est-ce que mon cousin vous aurait prêché la solitude ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Oui, et ce qui plus est, il m'a convertie à sa foi.

MME. D'AVRANCHES.

Vraiment, la conversion est curieuse, et comment s'y est il pris ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais comme toujours, par cette certaine logique persuasive, qui vous le donne en tierce et en quarte, jusqu'à ce que le fleuret vous tombe de la main et qu'on ne peut plus parer.

MME. D'AVRANCHES.

Tiens, je ne savais pas qu'au milieu de vos nombreux devoirs de maitresse de maison, vous eussiez eu le temps

de faire de l'escrime avec lui l'autre soir, car il y avait foule, chez vous.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Eh bien, c'est précisément cette foule qui lui a fourni le texte de son sermon, et il me le fit en trois points, tenez : nullité des plaisirs mondains, nécessité de se former le cœur et l'esprit, les seules choses éternelles et par conséquent les seules dignes de notre attention et de nos soins, vu que le véritable bonheur dépendait entièrement de la santé de l'âme, et enfin, besoin de force morale pour résister aux tentations du dehors. Vous voyez qu'il n'y manque rien.

MME. D'AVRANCHES.

Et comment se fait-il que nous n'ayons rien entendu de ce beau discours ? car pour moi, j'en aurais volontiers eu ma part.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ah, c'est que par malheur, l'inspiration ne vient à monsieur que dans le tête à tête, or voici comment cela se fit l'autre soir. Je voyais bien à sa mine résignée, qu'il me faisait un véritable sacrifice d'amitié en venant passer la soirée chez moi, aussi lui en sus-je gré et m'efforçai-je de l'en soulager en le présentant à trois de mes amis qui partageaient ses goûts et ses idées ; j'espérais ainsi qu'à eux trois ils trouveraient moyen de s'ennuyer ensemble, ce qui eût toujours été un point de gagné.

MR. RICHARDSON.

Ah, madame, vous vous trompez, je vous assure, et.....

MME. DE LIÈVREVILLE.

De grâce, monsieur, laissez moi finir ; on verra tantôt si je vous accuse à tort. Je disais donc que j'avais laissé ce monsieur en bonnes mains ; mais le temps que je mis à complimenter Mr. Ferrières sur la magnificence de son parc, à saluer la bonne vieille duchesse de Montauban, à

dire quelques paroles encourageantes à la jeune Marie du Cressy, qui faisait son début dans le monde et tremblait qu'on ne la priât de se mettre au piano, le temps dis-je que je mis à faire tout cela, me fit perdre de vue mon protégé.

MME. D'AVRANCHES.

Et où avait il passé ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Dans la serre que j'avais fait éclairer et que personne n'avait songé à visiter encore.

BARON D'EICHFELS.

Et que faisait-il là tout seul, je vous prie ? car enfin il m'avait promis de faire le quatrième à notre table de whist, et nous l'attendions.

EMILE.

Ah, cousin William ! en voila des délits ! Il va vous falloir un avocat.

MR. RICHARDSON.

Vraiment, Mr. le Baron, je suis faché de vous avoir fait attendre, mais je vous cherchais et.....

BARON D'EICHFELS.

Vous vous êtes égaré en route ? Ce que c'est pourtant que de ne pas savoir la géographie des salons de Paris ! Ah bien, mon cher, ça viendra.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Non, cela ne lui viendra pas, tenez, car ses opinions là-dessus sont bien arrêtées ; vous ne devineriez jamais ce qu'il a eu l'audace de me dire lorsqu'enfin je le trouvai sous le gros oranger de la serre, en conversation bien réglée avec Jacko, mon perroquet.

MME. D'AVRANCHES.

Eh bien ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Eh bien, sur la surprise que je lui témoignai de ce qu'il préférait ainsi la société d'un oiseau babillard à celle qui circulait si joyeusement dans mes salons ? il me répond : " En vérité, madame, des propos du salon à ceux de Jacko il n'y a qu'un pas ;" et sur cela il me fit un tableau si saisissant de la frivolité du monde et de ses effets pernicieux, il me démontra si bien la supériorité des plaisirs spirituels sur les joies temporelles, que j'eus un moment de contrition réelle et que je me demandai sérieusement à quoi nous avançait en effet tout ce vacarme et ce bruit de paroles de trois salons ?

MME. D'AVRANCHES.

Question bien grave, en effet.

ERNESTINE.

Oh, le méchant homme de corrompre ainsi l'esprit de ces dames ! On ne s'amusera donc plus ?

MR. RICHARDSON.

Pardon, mademoiselle, il ne s'agit que de corriger les moyens de s'amuser.

FELIX.

La danse, par exemple, ainsi que la pratique Ernestine— à bride abattue.

L'ABBÉ.

Oui, la Polka et ce terrible galop dont raffolent toutes les jeunes filles, et qui est la source de tant de morts prématurées.

ERNESTINE.

Ah ! Monsieur l'Abbé, vous si bon, et qui comprenez si bien la vie, vous vous rangez aussi du côté ennemi ?

L'ABBÉ.

Pour l'abolition de la Polka et du Galop, oui. Vous

savez que j'ai pour principe de jouir, mais non d'abuser, et ces danses effrénées sont sans contredit un des abus du siècle.

CAROLINE.

Mais enfin, que nous donnera-t-on en échange? car encore que je ne danse pas à bride abattue, comme dit Felix, je l'aime beaucoup la danse.

L'ABBÉ.

Il n'y a pas de mal à cela, mais si vous voulez danser pourquoi ne pas vous en tenir aux mouvements qui développent les grâces du corps?

ERNESTINE.

Au menuet peut-être?

STÉPHANIE.

Il nous faudrait pour cela les paniers de la cour de Louis XIV. et les coiffures à la Pompadour.

L'ABBÉ.

Pas positivement; il me semble que la toilette des dames d'aujourd'hui conviendrait parfaitement à ce genre de danse, et quoi de plus noble et de plus digne que ces tours de mains, ces pirouettes et ces révérences au son d'une musique lente et douce.

ERNESTINE.

Ah, Monsieur l'Abbé, n'en parlez pas, nous mourrions d'impatience au beau milieu de votre menuet.

MR. TANGERS.

En effet, la jeunesse d'aujourd'hui n'y tiendrait pas. C'est un autre sang qui coule dans ses veines, que celui qui animait les belles dames du temps du grand Louis; il lui faut de nos jours un mouvement plus rapide.

BARON D'EICHFELS.

Vous voyez que nous en revenons toujours à la même chose—autres temps, autres mœurs, et Mr. Richardson nous a fait observer dès le commencement qu'il fallait considérer tout d'abord les besoins des temps présents.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Allons, monsieur l'apôtre du siècle, tachez donc de concilier la Polka avec votre loi du progrès.

MR. RICHARDSON.

Ce serait peine perdue, madame, et je ne l'essaierai pas; je dirai seulement que de tous temps il y eut des abus—plantes parasites qui enlacent les bonnes et en retardent la croissance; or notre siècle, tout progressif qu'il soit, se trouve retardé par une foule d'obstacles, restes de civilisations éteintes, qui obstruent sa course. La danse, dont la Polka et la galop sont les abus, est un usage fort ancien qui, ayant servi d'abord dans les cérémonies religieuses, se répandit peu à peu parmi les nations comme passe-temps, et soumis par elles à certaines règles, prit rang parmi les arts. Mais c'est un des beaux-arts qui a le moins contribué à l'avancement du genre humain, et au fur et à mesure que celui-ci avancera dans la voie de la perfection, la danse tombera d'elle-même ou subira des réformes sensibles. Il en est de même du jeu; ces deux choses ont rempli une certaine fonction dans l'organisation du monde, et la rempliront encore quelque temps, mais elles sont visiblement sur le déclin, et nos descendants les remplaceront sans doute par des jouissances plus solides. Considerez bien la marche des évènements et voyez à quel point ils ont modifié le monde. Le côté charnel de la vie s'efface sensiblement; tout se spiritualise; l'esprit humain tend de plus en plus à se dégager de ses liens, à sortir des ténèbres qui l'entourent, à s'élever vers la lumière. Ver rampant d'abord, cocon ensuite, il est en mesure aujour-

d'hui de se réveiller de son long sommeil, de briser sa chrysalide, et libre dorénavant de voltiger dans l'espace il goûtera à toutes les fleurs que porte la terre et en extraira le miel à son profit.

MME. D'AVRANCHES.

(*Se tournant vers les jeunes gens qui entourent la table.*)

Et c'est de cela qu'il s'agit, mes jeunes amis, notez le bien ; extraire le miel des choses à l'avantage de votre esprit, nourrir votre ame afin qu'elle devienne grande et forte.

CAROLINE.

Mais qui nous apprendra, ma tante, à distinguer les plantes vénéneuses ? car le bien et le mal sont, nous dit-on, mêlés ensemble dans la vie.

L'ABBÉ.

L'Eglise, mademoiselle ; toute bonne chose porte le cachet de la religion.

MME. D'AVRANCHES.

Un esprit juste et un cœur droit ne saurait s'y tromper, mon enfant, et c'est en cultivant l'un et l'autre qu'on leur obtient cette justesse et cette droiture si nécessaires. Or, comme c'est la lecture de bons livres qui favorise cette culture, nous devrions consacrer une bonne partie de notre temps à un exercise d'aussi haute importance. Voyons, mettons nous en voie d'examen, et cherchons un peu parmi cette foule d'écrits destinés à l'instruction du genre humain, quels sont ceux qui méritent le plus particulièrement d'être lus ou étudiés.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ce sera nous embarquer un peu à l'aventure et sur une vaste mer, car le monde est aujourd'hui absolument inondé de livres de tout genre.

MME. D'AVRANCHES.

Eh bien, mon cousin, William, sera notre pilote.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Fort bien, mais a-t-il une boussole, que nous sachions au moins de quel côté nous allons ?

MR. RICHARDSON.

Je n'ai que celle qui m'a guidé jusqu'à présent, mais puisqu'elle m'a toujours conduit à bon port, je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et quelle est elle ?

MR. RICHARDSON.

Le sentiment.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Avec le sentiment tout pur, nous tomberons en plein Lamartine.

MR. RICHARDSON.

Pardon, madame ; Monsieur de Lamartine a écrit, il est vrai, des choses fort sentimentales, mais le véritable sentiment tel que je l'entends ne se trouve pas chez lui. L'auteur des Méditations et de Jocelyn est larmoyant et non touchant ; on sent que c'est une imagination maladive, qui cherche avec effort le côté pénible des choses et le représente avec une certaine emphase. Ses récits sont autant de Jérémiades ; mais des Jérémiades qui nous laissent froids et insensibles.

MME. DE LIEVREVILLE.

C'est bien sévère ce que vous dites là, Mr. Richardson, et je crains fort que votre sang-froid américain ne vous empêche d'éprouver le charme de la tristesse—même imaginée. Voilà la seconde fois que vous attaquez mon pauvre poète, cependant je vous assure que j'ai été forte-

ment émue dans bien des endroits de "Jocelyn" et des "Méditations."

BARON D'EICHFELS.

Les premières pages de "Jocelyn" surtout; l'introduction au presbytère où l'auteur est censé trouver le manuscrit de son ami défunt, est touchant de simplicité.

MR. RICHARDSON.

C'est possible, et je ne prétends pas dire que Lamartine fut entièrement dépourvu de ce qui est beau; au contraire, sa prose est irréprochable et il a certainement le secret de faire de beaux vers, témoin, maint passage de "Jocelyn" où il touche parfois au sublime; mais je soutiens qu'il manque d'idées d'abord, et de sens commun ensuite. Il se sert d'images plus ou moins enluminées pour impressionner ses lecteurs, et ces images sont le plus souvent drapées de tout ce que sa fantaisie lui inspire de mélo-dramatique. Par exemple, je vous demande un peu ce que sa "Chûte d'un Ange" présente de beau? C'est d'un bout à l'autre un effort de sentimentalité qui s'essaie dans les situations les plus extravagantes et les plus absurdes.

MME. D'AVRANCHES.

Et pourtant j'ai connu une femme charmante qui a versé là dessus de véritables larmes.

MR. RICHARDSON.

Cela se peut; il est des caractères romanesques qui voient dans chaque bicoque une chaumière idéale, et ce sont ces natures là qui s'éprennent du genre Lamartine, mais il n'est pas d'esprit vraiment sain qui se laissât prendre à ces feintes de sentiment. Le véritable sentiment est toujours naturel et jamais en dehors des lois de la raison.

CAROLINE.

C'est du sentiment qui a le sens commun, n'est-ce pas, Mr. Richardson?

MR. RICHARDSON.

Mais oui, à peu près, et quoique vous ayez l'air d'en rire, mademoiselle, je vous assure que cette idée est fort juste ; malheureusement elle offre une combinaison d'éléments qu'on ne saurait apprécier en France.

MME. DE LIÈVREVILLE

Et pourquoi cela ?

MR. RICHARDSON.

Parceque la France est trop réaliste d'un côté, et d'une nature trop ardente et trop exaltée d'un autre ; elle ne possède pas le terme moyen qui lui fasse garder l'équilibre entre ces deux penchants.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et ce terme moyen, serait ?

MR. RICHARDSON.

Le calme contemplatif qui juge le vrai et le faux et sait faire la part de chacun. L'esprit français saisit avec rapidité tout ce qui est du ressort de la raison, car il est naturellement prompt et lucide, mais il ne pénètre pas assez avant dans ce qui touche les affections de l'ame ; il se contente des dehors, du costume des choses ; le fond lui échappe. Voilà pourquoi les Français ne sauraient goûter Shakspeare, et que La Harpe, ce critique autrement si clairvoyant et si juste, a si mal conçu l'idée du mouchoir, qui, dans la tragédie d'Othello, a été pour ainsi dire la cause fatale du meurtre de la pauvre Desdemona. "Un mouchoir," disait-on, "quel objet trivial pour amener des suites aussi désastreuses !" Mais on oubliait que le grand poète de l'Angleterre avait singulièrement ennobli ce mouchoir par l'histoire étrange et mystérieuse qu'il lui a prêtée. Ce mouchoir venait d'une Egyptienne, versée dans la magie, et douée de puissance surnaturelle.

CAROLINE.

Et puis l'objet n'est pas déjà si trivial, car enfin n'est-ce pas aussi à un mouchoir qu'Anna Boleyn a dû sa disgrace et la perte de sa vie ? Les grands effets, dit-on, dépendent souvent de causes légères.

MME. D'AVRANCHES.

Mais je crois que ce n'est pas tant l'esprit français que le goût français qui s'en est pris au mouchoir. C'est le nom de l'objet qui est trivial plutôt que l'objet même.

EMILE.

En effet, il doit exister une certaine hiérarchie dans les mots ainsi que dans les rangs du peuple. Le mot *handkerchief* est plus noble que le mot mouchoir ; pourquoi, on ne saurait le dire ; cela se sent, voila tout !

MR. RICHARDSON.

Justement, cela se sent, et voila sur quoi se base ma théorie ; sentir le beau et le vrai dans les arts et les lettres—le sentir avant de le vouloir comprendre.

MR. TANGERS.

Oui, et c'est là précisément ce que nous demandons aussi, nous autres artistes. En donnant un tableau au public nous désirons avant tout qu'il en soit touché.

STÉPHANIE, (*à Mr. Tanger's.*)

Et pour s'en laisser toucher me disiez vous l'autre jour, lorsque vous me fites examiner les tableaux de votre atelier, il fallait se mettre passivement sous l'influence du sujet.

MR. TANGERS.

Oui ; vous reconnûtes la nécessité de ceci, n'est-ce pas, mademoiselle ?

STÉPHANIE.

Sans doute, car j'allais passer devant une de vos meilleures études sans y faire attention.

MR. TANGERS.

Aussi dès que vous lui eûtes prêté un moment votre cœur, vous fîtes une remarque fort juste qui me convainquît que vous m'aviez compris.

MME. D'AVRANCHES.

C'était à l'occasion d'une tête de femme, n'est-il pas vrai? Stéphanie m'en avait parlé en rentrant.

MR. TANGERS.

Oui, madame, mademoiselle trouvait que l'expression des yeux agissait sur ses sens d'une manière pénible.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et cette observation, était-elle fondée?

MR. TANGERS.

Parfaitement, car elle répondait à ma propre expérience et me prouva que j'avais bien saisi le regard qui m'avait troublé moi-même, et que je l'avais rendu fidèlement.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais ce regard, en peut-on savoir l'histoire?

MR. TANGERS.

Mais oui, madame; elle est toute simple du reste. Je traversais l'autre jour le Faubourg St. Antoine pour me rendre au Père Lachaise, lorsqu'au détour d'une rue, je vis sur le seuil d'une sale maison une femme en haillons, dont les yeux étaient fixés sur une jeune fille qui faisait la lessive devant elle. Je m'arrêtai un instant: ce n'étaient ni les traits ni la mise de ces deux femmes, ni enfin le groupe qu'elles présentaient, qui m'intéressait si vivement—j'en avais vu mille semblables ailleurs—mais c'était l'étrangeté du regard fixé sur la jeune fille qui me fascina. Il avait je ne sais quoi de sinistre et de doux en même temps et semblait révéler un monde d'émotions contraires. Je le considérai quelques instants et me fus perdu dans

cette contemplation si mon immobilité, qui avait éveillé l'attention de ces deux femmes, ne leur eut fait lever la tête, et alors—ah bien ! je me sauvai vite, je vous assure.

TOUS.

Et pourquoi ?

MR. TANGERS.

Une volée d'injures de toutes espèces me tomba comme une grêle sur les oreilles, et peu s'en fallut que ces deux femmes ne se missent après moi avec le fourgon et le manche à balai.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ha ! ha ! ha ! ces pauvres artistes, qu'ils doivent souffrir de ces tristes réalités ! Cela a dû vous guérir du moins de la manie que vous avez de faire de l'art dans les faubourgs de Paris.

MR. TANGERS.

Du tout, madame ; le charme étrange de ce regard n'en fut pas rompu pour cela, je vous assure ; car il me persécuta pour le reste de la journée et je ne pus m'en débarasser qu'en le jetant sur la toile.

LORD SURREY.

Ce que c'est pourtant que l'art ! Voilà un des accidents de la vie, saisi au vol, et reproduit et perpétué par cette puissance magique qui devine le beau et l'immortalise !

CAROLINE.

Et qu'ils sont heureux ces artistes, car enfin, la vie se multiplie pour eux et les riens qui nous échappent à tous moments leur deviennent des occasions de gloire. Je donnerais bien la moitié de ma vie pour éprouver dans l'autre ce qu'ils éprouvent !

MR. TANGERS.

Ah ! ma chère enfant, vous vous faites une idée par trop

exaltée de la carrière d'artiste ; il s'y trouve bien des mécomptes, je vous assure.

LORD SURREY.

Et puis il n'est pas nécessaire de savoir manier le pinceau pour éprouver ces jouissances que vous semblez priser à si juste titre, mademoiselle ; il suffit d'avoir l'âme susceptible à la beauté et sentir vivement.

CAROLINE.

Hélas ! je suis donc bien à plaindre, de ce côté là, car l'autre jour, au Salon, j'ai vu une foule de tableaux plus ou moins beaux et aucun d'eux n'a fait sur moi l'impression que cette étude de tête a faite sur Stéphanie.

MR. TANGERS.

C'est que le sentiment diffère chez les hommes, ma petite. Tel qui se sentira profondément ému devant une fleur de Redouté, une simple fleur qui, pour peu qu'elle soit penchée d'une certaine façon, ou repliée sur elle-même, ou qu'une goutte de rosée tremble sur le bord de son calice, lui représentera une douleur humaine, une jeune âme frappée par le destin, tel dis-je qui se verra impressionné par un semblable tableau, restera peut-être froid et impassible devant un des chefs-d'œuvre de Vernet—champ de bataille ou marine, et certes personne ne songera à en accuser le talent de Vernet pas plus que celui de Redouté s'il laisse son spectateur impassible.

MR. RICHARDSON.

Et la même chose peut s'appliquer à la lecture. Tclle intelligence se plaira dans les rêveries des poètes, une autre s'attachera de préférence à ce qui touche immédiatement aux destinées du genre humain, et s'intéressera avant tout aux évènements de l'histoire, aux biographies des grande hommes, aux récits de voyage, etc. ; une autre encors trouvera son compte dans l'étude du cœur humain, et lira

avec plaisir et profit les ouvrages des romanciers ; une quatrième, plus audacieuse, s'enfoncera dans les dédales de l'esprit et suivra les spéculations hasardées des philosophes anciens et modernes ; une cinquième, enfin, avide du positif, cherchera sa réponse dans les conséquences de l'algèbre et de la géométrie : heureusement que le champ littéraire de nos jours est vaste et bien fourni, et qu'il y a de quoi satisfaire à tous les goûts et à toutes les fantaisies.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Il s'ensuit donc que c'est selon que l'on aura l'esprit plus ou moins synthétique, analytique, poétique, mathématique, que l'on pourra sentir et apprécier les beautés d'un ouvrage et en juger l'auteur.

MR. RICHARDSON.

Sans contredit.

MME. D'AVRANCHES.

Eh bien, puisque nous voila de nouveau relancés dans les lettres et que vous nous dites que la moisson est si grande qu'il y a de quoi satisfaire à tous les appétits, dites nous un peu, je vous prie, pourquoi cette pauvre Stéphanie n'y peut trouver à apaiser le sien. De toutes les lyres françaises qu'elle a essayé il n'en est point qui réponde à ses besoins, et elle me demandait très sérieusement l'autre jour pourquoi il n'y avait pas de poésie en France ?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Comment, Stéphanie, la presse française fourmille en ce moment de sonnets, d'odes, d'idylles de tous genres, de Heussey, du Cournau, Autran chantent à tue-tête, et vous vous plaignez de n'avoir pas de vers ?

STÉPHANIE.

On chante bien assez, madame, il est vrai, mais c'est sur un ton qui ne me plaît pas. Il doit me manquer quelque-chose bien sûr, cousin William, puisque aucun de ces chantres ne me fait de l'effet.

MR. RICHARDSON.

Ma chère amie, soyez bien assurée que la faute en est à eux ;—à eux d'abord et à la langue française ensuite. A eux qui ne savent pas s'élever au-dessus du positivisme du siècle et qui trainent leur muse au milieu de toutes les préoccupations du bien-être et de la dévorante activité de l'industrie, et à la langue dont le rhythme n'est pas souple, et qui n'est pas asssez riche de poésie pour envelopper le sentiment de vêtements dignes de lui. La poésie, en France, s'est élevée un moment à l'aide de l'art Grec, et a fleuri quelque temps sous la puissance de Racine et d'autres poètes sévères, mais elle est retombée depuis à un état paralytique dont les versificateurs modernes auront grand peine à la tirer. Ils lui arrachent bien de temps en temps quelques signes de vie, mais ce sont de bien faibles efforts, et je ne crois pas que la France brillera jamais par ses vers. Ainsi donc, Mademoiselle Stéphanie, si vous vous sentez le besoin de la vraie poésie, il vous faudra apprendre au plus vite l'allemand ou l'anglais.

FELIX.

Est-ce à dire que la poésie est morte en France ?

MR. RICHARDSON.

Elle dort bien certainement, et cela d'un sommeil fort lourd ; d'ailleurs je ne pense pas qu'elle ait jamais existé au même degré de vitalité qu'en Angleterre et en Allemagne. Trouvez moi dans toutes les annales poétiques de la France un seul morceau qui, pour l'élévation des pensées, le charme de l'expression, l'harmonie du rhythme, puisse être comparé au moindre de ceux que le grand poète de l'Angleterre, Tennyson, a donnés à son pays. La poésie française pèche surtout du côté du sentiment ; elle ne sait pas s'élever assez haut ; elle plane sur la terre.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais enfin, qu'est-ce que la poésie, selon vous, Mr.

Richardson? car je vous avouerai, que pour moi je me contente parfaitement des "Harmonies de Lamartine." Elles me paraissent divines.

MR. RICHARDSON.

L'essence de la poésie c'est le vague, l'indéfinissable; notre âme, comme dans certaines phrases de la musique, y doit trouver l'expression du sentiment qui l'affecte: c'est ce qui caractérise particulièrement le *lied* allemand.

STÉPHANIE.

Le *lied* allemand, c'est la chanson, n'est-il pas vrai?

MR. RICHARDSON.

A peu près; avec cette différence, que l'une vient de la tête, et l'autre du cœur. Vous n'avez rien en France qui puisse donner une idée de cette poésie rêveuse et mélancolique de l'Allemagne. Ce n'est ni la fable de La Fontaine, ni l'épigramme grecque d'André Chénier, ni le couplet de Béranger; c'est un chant qui transporte l'âme dans l'espace, et la ravit par des sons et des images qui lui font entièrement oublier la terre. Ce domaine des nuages appartient exclusivement à l'Allemagne.

EMILE.

A vous dire vrai, Mr. Richardson, je préfère la terre ferme, moi. J'aime à savoir, tant dans la prose que dans les vers, où je vais, et tout ce que je demande au poète c'est de me rendre la route agréable.

MR. RICHARDSON.

Vous n'êtes pas le seul de cet avis, Emile, et je connais des gens très instruits et de beaucoup de cœur qui en disent autant; la rêverie dont nous parlons est tout simplement une disposition d'esprit qui se trouve chez certaines nations plus que chez d'autres, et s'il y a lieu de s'en glorifier, c'est qu'elle annonce un degré supérieur de spiritualité.

EMILE.

Allons voila qui explique la faiblesse de maman qui en parlant à Stéphanie, l'appelle toujours "mon ange." Je ne me doutais pas que ce penchant qu'elle a à la rêverie, et qui m'impatiente si souvent, lui valait ce titre.

ERNESTINE.

Fi donc, Emile, vous êtes un mauvais frère; sachez que vous avez tout lieu de vous féliciter d'avoir pour sœur une aussi douce et gentille créature comme l'est Stéphanie.

STÉPHANIE (*riant*).

Merci, Ernestine, je vous rendrai le même service à l'occasion, c'est à dire quand Felix vous taquinera.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Mais enfin, parlez vous sérieusement, Mr. Richardson, lorsque vous dites que notre poésie était à l'état d'invalide?

MR. RICHARDSON.

Très sérieusement, madame. On s'efforce bien de la ranimer par des moyens artificiels; on puise un peu aux sources étrangères dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, et j'ai vu l'autre jour, dans un volume de vers de Mr. Autran, et sous le titre de *Gloria in Excelsis*, de petites stances, sur le chant de l'alouette qui me rappelaient un moment cette ode delicieuse de Shelley, "A l'Alouette;" mais ainsi que je l'ai dit les efforts sont faibles et l'on ne parviendra pas à lui rendre la vie de cette manière là. Le siècle pèse sur la pauvre malade, il lui faut d'autres mœurs pour se relever de sa torpeur; espérons en l'avenir.

MME. D'AVRANCHES.

C'est bien triste ce que vous dites là, cousin William. Un siècle sans poésie!

MR. RICHARDSON.

Et pourquoi vous en affligeriez vous, mesdames? La prose n'a-t-elle pas aussi sa poésie? La prose française,

surtout si susceptible de nuances fines, de tours gracieux, de vivacité, d'entrain. Vous ne sauriez en dire autant de la prose allemande, Monsieur le Baron ?

BARON D'EICHFELS.

Et pourquoi, je vous prie ?

MR. RICHARDSON.

Vos phrases sont d'une longueur désespérante ; l'idée s'y empêtre, s'y traine, s'y égare quelquefois au risque d'y perdre la vie. Elles exercent la patience, je vous assure ! Il m'est souvent arrivé de me passionner pour une idée émise assez nettement dans le commencement, mais que l'auteur, en vue d'éclaircir, trainait avec lui au milieu d'une foule d'hyperboles et de parenthèses, les unes plus entortillées que les autres, et j'étais obligé de la lâcher faute de courage de la poursuivre dans le labyrinthe où elle s'enfonçait.

BARON D'EICHFELS.

C'est de l'impatience américaine, cela. Au but ! au but ! Ah tenez, je vous assure que plus je vois du monde et des étrangers, plus j'admire le phlegme allemand qui sait patienter, attendre. Nos philosophes savent qu'en dire eux et ont admirablement exemplifié le proverbe italien : *Chi va piano, va sano, e chi va sano, va lontano.*

MR. RICHARDSON.

Aussi, ne leur en veux-je pas du temps qu'ils mettent à arriver à leurs résultats, mais du mode qu'ils emploient. C'est à la langue qu'il faut s'en prendre du reste ; vous avez beau dire, la prose allemande ne vaut pas la prose française, c'est un lourd chariot à côté d'un élégant cabriolet.

BARON D'EICHFELS.

Mais enfin, cette prose si élégante, qu'a-t-elle produit de grand et de fort ?

MR. RICHARDSON.

Elle compte des livres qui ont eu plus de retentissement que le plus heureux volume de vers. La critique littéraire, l'histoire, les voyages, les recherches scientifiques, la philosophie, l'érudition même, ont atteint en France un haut degré de perfection, et c'est à leur prose, lucide et vive, qu'ils doivent l'universalité dont ils jouissent.

MME. DE LIÈVREVILLE.

A la bonne heure, et voilà qui nous compense de notre manque de poésie.

MME. D'AVRANCHES.

Sans doute cela doit nous en consoler, et maintenant que nous sommes arrivées sur le chapitre sévère, dites nous, mon cousin, vous qui avez tant lu et tant vu, quels sont parmi les ouvrages que vous venez de nommer, et qui représentent, je présume, les aliments solides dont l'intelligence se doit nourrir, ceux qu'une jeunesse laborieuse doive étudier pour se former l'esprit.

ERNESTINE.

Ah ciel, Madame d'Avranches ! nous ne faisons que sortir de pension ! Donnez nous donc le temps de respirer avant de nous remettre à l'ouvrage.

MME. D'AVRANCHES.

Et que feriez vous, je vous prie, des longues soirées qui s'annoncent.

ERNESTINE.

Oh ! je vous assure que pour moi je saurai bien me trouver de l'occupation ; d'abord je viens de commencer un magnifique tabouret en tapisserie que je vous destine pour votre coin du feu si vous voulez bien m'épargner les livres.

MME. D'AVRANCHES.

C'est bon, on vous exemptera donc de la lecture à haute voix mais à condition cependant que vous nous prêterez vos oreilles.

ERNESTINE.

Oh ! pour mes oreilles, oui, je vous les abandonne ; je n'y tiens pas.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Quelle petite sauvagesse ! Vous n'en ferez jamais un bel esprit, Madame d'Avranches.

MME. D'AVRANCHES.

Nous verrons. Eh bien, cousin William et ce cours à suivre.

CAROLINE.

Pas de géographie, s'il vous plait, Mr. Richardson.

CONSTANCE.

Et pas d'arithmétique ou rien qui en approche.

MR. RICHARDSON.

Soyez tranquilles, mesdemoiselles, je ne vous mettrai pas au régime des classes de la pension ; il s'agit seulement d'utiliser les connaissances que vous avez déjà et les faire servir à votre amusement.

ERNESTINE.

Ah ! vous serez bien malin, Mr. Richardson, si vous parvenez jamais à faire servir à mon amusement des connaissances que j'ai acquises, moi, à force de larmes et de pain sec.

MR. RICHARDSON (*riant*).

Et quelles sont elles, je vous prie ?

ERNESTINE.

Cette affreuse montagne, tenez, qui a commencé par me démancher la mâchoire et a fini par me donner une sainte horreur pour tout ce qui était géographie ; le Popocatepetl que je persistais à placer dans les régions inexplorées de l'Afrique et que ma maitresse de géographie me fit un jour copier cinquante fois, pour pensum.

BARON D'EICHFELS.

Pauvre enfant !

ERNESTINE.

Et puis cette malheureuse table de multiplication ! Que de fois n'ai-je pas été mis au pain sec pour ne pas savoir le 7 et le 9, et cet agaçant 11 fois douze, que je ne pouvais saisir en aucune façon.

MLLE. RICHARDSON.

Et vous vous promettiez bien, n'est-ce pas, en sortant de pension, de n'avoir plus rien à faire avec de pareilles casse-têtes ?

ERNESTINE.

Je vous en assure bien.

MLLE. RICHARDSON.

Cette petite circonstance, ne prouve-t-elle pas un peu ce que je vous disais l'autre jour, cousine ? qu'il ne fallait pas trop insister chez la jeunesse sur des choses à peu près insignifiantes, et qu'en fatiguant souvent l'intelligence des enfants par des études arides on détruisait chez eux le goût de l'instruction.

MME. D'AVRANCHES.

C'est vrai, on ne saurait entourer celle-ci, d'assez d'attraits, et je vous assure que si j'avais à recommencer l'éducation de mes enfants, j'y trouverais bien des réformes à faire.

L'ABBÉ.

Des réformes encore ! Ah, madame, nous en avons eu assez de réformes soyez en sûre ! C'est à force de faire tant de réformes qu'on a fini par déformer tout, et il eut bien mieux valu laisser les choses telles quelles étaient. Les enfants d'autrefois apprenaient les quatre règles de l'arithmétique, l'ortographe, la lecture, l'écriture, au moyen de cette bonne vieille routine de répétition qui vaut mille explications.

FELIX.

Et au moyen de la férule, que vous avez oubliée.

L'ABBÉ.

Ah ! oui, de la férule, c'est vrai ; et tenez c'était une merveilleuse institution que cette férule : elle donnait de l'esprit au plus bêtes, et je vous défie d'en dire autant des grands moyens d'encouragement que vous avez à présent.

MR. RICHARDSON.

Une discussion là-dessus nous conduirait bien loin, Monsieur l'Abbé ; il suffit de dire pourtant, qu'avec le progrès on est arrivé à reconnaître la dignité de l'esprit humain et on ne le traite plus de maître Aliboron, le chargeant de provisions de tous genres pour le marché, et l'y conduisant à coups de bâton.

L'ABBÉ.

Oui ! il a fait de belles choses le progrès—de belles choses ! (*Secouant la tête.*) Il a soulevé le vent et il moissonnera la tempête !

BARON D'EICHFELS.

Monsieur l'Abbé est d'une certaine façon l'exemple vivant de deux personnages qui figurent dans le grand tableau de la vie humaine que notre immortel Gœthe nous a tracé dans sa tragédie de "Faust." Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de cette tragédie, n'est-il pas vrai ?

L'ABBÉ.

De Faust ? Mais oui, dans le temps, au collège. Faust était, si je ne me trompe, un misérable scélérat qui, après avoir fait un pacte avec le diable et s'être rendu coupable de toutes sortes de méfaits et de crimes, n'a même pas eu assez de point d'honneur de s'acquitter de sa parole envers son conseiller et son ami, tout Mephistophélès qu'il était. Il le trompe au dernier moment et lui enlève son âme, qu'il lui avait promise et qui cependant lui était bien dûe.

BARON D'EICHFELS.

Eh bien, c'est ce qui vous trompe, mon cher Monsieur l'Abbé ; ce Faust n'était pas le mauvais sujet que vous croyez ; c'était au contraire un assez brave homme, et de plus un des mieux intentionnés.

L'ABBÉ.

Allons donc, vous plaisantez.

BARON D'EICHFELS.

Du tout, je ne plaisante pas ; mais ce n'est pas de ses mérites ou de ses défauts qu'il s'agit maintenant, je veux seulement vous indiquer la place que vous occupez dans ce grand tableau de la vie, dont cette tragédie est le cadre et vous pourrez juger vous-même si vous y courez quelque danger ou non. Sachez d'abord que dans ce vaste Panorama, tous les esprits sont representés ; l'échelle des êtres s'y élève de l'enfer au Paradis. Or Monsieur l'Abbé y représente ce brave couple, Philémon et Baucis, qui de leur Ermitage, attenant au domaine de Faust, font continuellement sonner leurs matines aux oreilles de ce dernier, et l'agacent au point qu'il leur fait dire très poliment par son agent, le célèbre Méphisto, de se taire d'abord, et ensuite, de lui céder leur Ermitage en échange de bonnes terres et d'un emplacement plus avantageux pour élever leur maison. Mais ce Philémon et cette Baucis sont bien agés, et les vieilles gens ont la tête dure ; ils font par conséquent la sourde oreille. Méphisto s'impatiente, ne fait ni une ni deux, et ordonne à ses serviteurs de mettre le feu à la bicoque, et voilà l'Ermitage réduit en cendres ! Vous comprenez ?

L'ABBÉ.

Pas positivement.

BARON D'EICHFELS.

Eh bien, voila ce que c'est. Ce Faust, que vous vous plaisez de qualifier de scélérat, représente d'un côté l'hom-

me, et de l'autre le *Progrès;* il a à son service le *diable* c'est à dire le *mal;* celui-ci, d'une manière ou d'une autre s'est faufilé dans l'organisation du monde et se trouve lié à toutes nos entreprises quelles quelles soient. Philémon et Baucis représentent les vieilles coutumes, les anciens préjugés qui s'opposent sans cesse à l'avancement du Progrès, et font éternellement résonner à l'oreille du Présent la cloche du Passé. Le Progrès a hâte de se défaire de ce bruit étourdissant et ne se gêne pas d'y mettre une fin. Vous concevrez donc que si le petit Bénéfice de l'église de St. Roch vous offre une delicieuse petite retraite, il faudrait par précaution mettre une sourdine à sa grosse cloche, de peur que ces coquins de progressistes ne se jettent dessus et ne vous l'enlèvent.

L'ABBÉ.

Ha! ha! ha! Je comprends maintenant, monsieur le baron; je comprends parfaitement, et je vous remercie de la caution. Ha! ha! ha! l'idée n'est pas mauvaise.

LORD SURREY.

Non en effet; elle est aussi neuve qu'ingénieuse. Je vous avoue baron que je n'ai jamais bien conçu le sens de cette tragédie, et vous me donnez envie de la relire et d'y appliquer votre méthode de voir.

BARON D'EICHFELS.

Vous n'y perdrez pas votre temps, je vous assure; c'est un de ces ouvrages qu'on lira et relira toute sa vie et qu'on n'aura jamais assez lu.

CONSTANCE.

Mais ce serait une étude trop forte pour nous, n'est ce pas, monsieur?

BARON D'EICHFELS.

Peut être, d'autant plus que traduite elle perd tout son charme; c'est une œuvre qui ne se lit qu'en Allemand.

L'ABBÉ.

C'est dommage! J'aurais volontiers fait plus ample connaissance avec ce monstre Progrès, ne fut ce que pour savoir de quelle force étaient ses griffes et de quels coups il les fallait parer. Quant à me brûler mon Ermitage à moi, ha! ha! ha! je ne crains rien allez; il aura bien d'autre besogne à faire avant d'en venir là.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Sans aucun doute, et c'est un véritable Vandale que ce Monsieur Faust, d'aller brûler ainsi les Ermitages! mais qu'il se frotte à la cure de St. Roch, je le lui conseille! Il y laisserait sa queue, le vieux renard!

BARON D'EICHFELS.

Il n'aura garde, madame; ce serait un bastion trop fort à attaquer pour le moment; mais il en est d'autres moins bien défendues et pour celles-là je n'en réponds pas.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Toujours est-il que Monsieur l'Abbé n'a rien à craindre de toutes ces attaques. Il a toujours très pacifique et n'a jamais la voix haute dans les débats, aussi je lui garantis pour la vie, sa cure, son petit vin blanc et la poule au pot le dimanche.

L'ABBÉ.

C'est tout ce qu'il me faut; je ne demande pas davantage.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et s'il plaît à d'autres de faire du bruit et de s'attirer de mauvaises affaires; tant pis pour eux.

L'ABBÉ.

Tant pis pour eux, qu'ils s'arrangent.

MME. D'AVRANCHES (*souriant*).

Oui, qu'ils s'arrangent. En attendant donc quelle nous

frappe, cette tempête, tâchons de recueillir assez de forces pour qu'elle ne nous écrase pas. Il s'agissait d'attaquer une grande œuvre, quelle sera-t-elle; cousin William ?

MR. RICHARDSON.

La jeunesse, il me semble ne saurait s'occuper d'un meilleur genre de littérature sérieuse que de l'histoire. Les études historiques sont l'honneur du siècle; elles varient à l'infini et les historiens modernes se sont attachés à leur prêter tout le charme de la nouveauté en les entourant de ce que l'art et la science offre de plus intéressant.

LORD SURREY.

Oui; l'histoire en général, se fait très attrayante et j'ai lu dernièrement avec un plaisir extrême les "Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet," par M. Chéruel. C'est un modèle de Monographie historique, qui tout en faisant la part d'un seul homme, nous présente toute une époque remplie de portraits intéressants, d'une extrême fidélité.

BARON D'EICHFELS.

Et qui a de plus le mérite de posséder le style qui lui est propre. Le style historique doit être simple et fort en même temps,—austère sans manquer de grâce. L'école pittoresque qui s'est fait jour dans les derniers temps, est à mon avis de fort mauvais goût; les tableaux de féeries, les décors d'opéras, ne sont pas à leur place dans l'histoire.

MME. D'AVRANCHES.

Non en vérité; et qui est ce qui se fait fort de les y introduire ?

BARON D'EICHFELS.

Mais, c'est Michelet qui s'est mis à la tête de ces novateurs.

L'ABBÉ.

Novatore, traditore.

MR. RICHARDSON.

Dans ce sens-ci vous avez bien raison, Monsieur l'Abbé; ils trahissent en effet la cause des belles-lettres, tous ces faux artistes qui chargent ainsi leurs tableaux d'incongruités et de couleurs flamboyantes.

TANGERS.

Arrière le faux art et Mr. Michelet!

ERNESTINE.

Michelet, Michelet, mais attendez donc, j'ai moi, une Histoire de France qui porte ce nom, et elle n'était rien moins que flamboyante, je vous assure; c'était sec comme des copeaux.

BARON D'EICHFELS.

Sec! Et vous rêveriez autre chose pour des livres de classe? Sachez que le sec a été inventé tout exprès pour de petites écolières comme vous. Mais ce même auteur sait faire jouer les grands ressorts lorsqu'il le faut et s'est essayé dernièrement dans une série d'études vives comme des pamphlets.

LORD SURREY.

Oui dans un style hâché, brisé qui vous arrête à chaque instant par des majuscules, des points d'exclamation et d'interrogation qui n'ont pas le sens commun.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Ce pauvre Michelet! le voilà bien déchiré! Vous n'en ferez pas autant à Guizot, je vous en préviens, car je le prends sous ma protection.

MR. RICHARDSON.

Oh, non! Guizot appartient à une toute autre catégorie d'auteurs. C'est un noble esprit que celui de Guizot: toujours pur, toujours grand. Il ne se joue pas de l'art, comme tant d'autres écrivains. Ses ouvrages portent tous le cachet d'une finesse austère et d'un style pénétrant. Et,

tenez, puisque nous voilà sur ce sujet; faites lire à ces demoiselles sa belle œuvre "Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps;" ou bien, son "Histoire de la Civilisation en Europe et en France;" elles ne sauraient entreprendre une étude qui leur profitât d'avantage.

MME. D'AVRANCHES.

Et pour leur former le jugement et leur donner quelques notions de raisonnements logiques, que nous recommandez vous?

MR. RICHARDSON.

Les bons critiques alors, et je vous citerai à cet effet, d'abord, Ampère, Vinet, Villemain; ensuite les "Études Littéraires et Historiques," par Cuvillier-Fleury, les "Portraits de Femmes," par Sainte-Beuve, les "Portraits Littéraires," par Gustave Planche, "Le Cours de Littérature dramatique" de Saint-Marc Girardin, les.....

ERNESTINE.

Ah! par pitié, Mr. Richardson, arrêtez vous là! C'est nous bourrer de sagesse! N'ya-t-il donc pas d'autres moyens pour se former l'esprit que la lecture de si gros livres? Les voyageurs, voyons, ces braves gens qui courent les grands chemins pour notre profit et prétendent nous apprendre les mœurs et les usages des nations étrangères,n'offrent-ils rien d'instructif pour nous autres jeunes filles?

MR. RICHARDSON.

Que si, Mademoiselle, et j'engage Madame d'Avranches à mêler à vos lectures sérieuses des récits de voyage tels qu'il s'en trouve dans la "Suisse" de Mr. Alexandre Dumas. Les "Impressions de Voyage," sont une suite d'anecdotes historiques et de récits de voyage fort amusants et quelquefois même instructifs. Une autre lecture divertissante serait les "Scènes de la Vie Flamande," par Henri Conscience, "La Guerre des Paysans," par le même

auteur; les "Scènes et Récits des Alpes," par Émile Souvestre; "Maitre Pierre" par Edmond About. Vous trouverez dans ce dernier ouvrage, et sous la forme du roman, un exposé très détaillé du pays des Landes et de sa civilisation future. Vous savez que les Landes sont encore fort peu connues et qu'on les a jusqu'à présent jugées incapables de répondre à aucun genre de cultivation. Eh bien, il parait qu'on a trouvé le moyen de rendre ces terres incultes productives et qu'elles tourneront encore au profit de la France. Ensuite, pour varier l'agréable et l'utile, les "Lettres d'un Voyageur" et la "Promenade autour de mon Village," par George Sand, et ces charmants petits voyages de X. de Maistre et d'Alphonse Karr, "Voyage autour de ma chambre" et, "Voyage autour de mon jardin," qui nous ramènent vers la simplicité, et prêtent aux objets de tous les jours dont nous sommes si constamment entourés et dont nous apprécions si peu le mérite esthétique, un si vif attrait; ensuite, "La Bibliothèque de mon oncle."

ERNESTINE.

Grand dieu! toute la bibliothèque de son oncle! et on le dit un liseur enragé. (*On rit.*)

CAROLINE.

Mais non, Ernestine; comme tu es bête! "La Bibliothèque de mon oncle" est le titre d'un livre.

ERNESTINE.

Ah! c'est bien heureux!

MR. RICHARDSON.

D'autant plus que mon oncle, ma chère enfant, tout prévenant qu'il se montre envers les dames n'est guère traitable lors qu'il sagit de prêter un livre. Il vous refuserait jusqu, au plus petit volume.

MME. D'AVRANCHES.

C'est vrai, je le connais. Mr. Richardson, aîné, est un

véritable "Harpagon" à l'égard des livres ; il met toute sa bibliothèque sous clef, et la cache avec autant d'ardeur qu'un avare cacherait son trésor. Je l'en ai souvent plaisanté.

MR. RICHARDSON.

Eh bien, pour en revenir à cette Bibliothèque qui a causé tant d'effroi à Mademoiselle Ernestine, je vous dirai que c'est un excellent petit ouvrage, recommandable sous tous les rapports. Mr. Tœpffer, qui en est l'auteur nous a donné en outre, sous la forme de romans moraux, une suite de tableaux de mœurs dont la moralité ne laisse rien à désirer, et que je vous recommande particulièrement. Mais en voilà assez j'espère et vous devez être contente, Mademoiselle Ernestine, du gros contre-poids que je donne à ces lectures utiles, qui vous sourient si peu.

ERNESTINE.

Je crois bien ; il y a là de quoi meubler quarante têtes de ma force. Je ne lirai jamais le quart de tout cela.

MME. DE LIÈVREVILLE.

A mon tour, maintenant ; quelle sera ma tâche à moi, Monsieur Richardson ?

MR. RICHARDSON.

Ah Madame ! c'est me faire trop d'honneur en vérité, et je ne me sens pas de force à tracer une route à un esprit aussi cultivé que le vôtre !

MME. DE LIÈVREVILLE.

Et pourquoi pas, voyons ! Tenez, j'ai lu beaucoup, il est vrai, mais j'ai lu à tort et à travers et je voudrais bien me mettre à un ouvrage qui me chatiât un peu l'esprit et me poussât à un travail sérieux. Je flotte entre le positif et l'idéal et ne sait trop auquel de ces deux saints me vouer. Nommez-moi un livre qui m'éclaircisse sur ces deux questions.

MR. RICHARDSON.

Connaissez vous les "Réflexions et Menus Propos d'un Peintre Genevois?

MME. DE LIÈVREVILLE.

Non.

MR. RICHARDSON.

Eh bien, ce même Tœpffer, que je vous ai nommé tantôt, a écrit sous ce titre un essai sur le beau dans les arts qui, à mon avis, pourrait servir d'introduction à la science sévère du Beau, et préparer l'esprit des novices pour cette étude profonde et difficile. C'est écrit dans le même style facile et enjoué qui, caractérise ses ouvrages en général. Mr. Tœpffer est de tous nos auteurs celui, qui possède au plus haut degré cette veine persifleuse, désignée par le mot *humour* en anglais, et que nos voisins d'Outre-mer nous disputent à si juste titre.

EMILE.

Comment, on nous dispute le persiflage?

MR. RICHARDSON.

Oui mon ami, le Français en général est spirituel, prompt aux réparties heureuses; la saillie et le bon mot lui sont choses faciles, mais lorsqu'il s'agit de faire rire à propos d'un travers il n'y est plus; il devient persifleur, c'est à dire moqueur.

EMILE.

Et quelle différence y a-t-il entre le persiflage et *l'humour?*

MR. RICHARDSON.

L'un est méchant, l'autre est bon. La satire humoriste ne blesse jamais; on en rit de bon cœur, tandis que le persiflage, quelque aimable qu'il se fasse, ne fait jamais rire que du bout des lèvres, c'est à dire à contre-cœur.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Va donc pour Tœpffer; et lorsque j'aurai fait mon noviciat.

MR. RICHARDSON (*souriant*).

Comme vous y allez ! Vraiment ce noviciat là ne s'achève pas avec Tœpffer; mais enfin, en supposant que vous enjambiez ainsi tout d'un coup cette science, je crois avoir votre fait ; d'autant plus que le livre que je vais vous proposer traite d'une jolie marquise éprise des beaux-arts dont elle fait son passe-temps, et qui, pour varier un peu ses émotions, se jette tantôt dans l'idéal et tantôt dans le réalisme : L'ouvrage semble avoir pour objet de donner quelques bons coups de pattes aux idéalistes, et a pour titre : "A propos d'un Cheval ou Causeries Athéniennes" par Victor Cherbuliez.

Les discussions sur l'art grec y sont adroitement enfilées sur une veine romantique qui ne gâte rien à la chose et y ajoute même un certain charme féminin ; je vous recommande ce livre, mesdames, il ne saura manquer de vous intéresser.

MME. D'AVRANCHES.

C'est bon, mon cousin ; nous en tiendrons compte, ainsi que des autres ; et vous trouverez à votre retour que vos bons conseils n'ont pas été perdus. Ces nouvelles études nous ouvriront de fraîches voies de discussion et élargiront l'espace un peu restreint de nos connaissances littéraires.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Est-ce que Monsieur Richardson doit nous quitter ?

MR. RICHARDSON.

Des affaires importantes me rappellent en Amérique, Madame ; mais je vous assure que j'emporte avec moi un bien doux souvenir de ces bonnes causeries et que je les laisse à regret derrière moi.

MME. D'AVRANCHES.

Mais vous reviendrez, nous avez-vous dit ? Songez que vous fûtes élevé en France, mon ami, et vous devez certainement une portion de votre vie à cette seconde patrie.

MR. RICHARDSON.

C'est une dette que je paierai de grand cœur, ma cousine; aussi, dès que j'aurai pourvu à certaines affaires de famille qui réclament ma présence dans mon pays, je reviendrai au milieu de vous, et j'espère même que ce sera avant peu, et que nous n'aurons qu'à renouer le fil des sujets qui nous ont occupés jusqu'à présent.

MME. DE LIÈVREVILLE.

A la bonne heure! à cette condition là nous vous laisserons partir.

MME. D'AVRANCHES.

En attendant donc que nous nous retrouvions ensemble, tâchons de part et d'autre, de mettre à profit ce que nous reste de la vie tant pour notre bien-être spirituel que temporel.

L'ABBÉ.

Jouir sans abûser, n'est-il pas vrai, Madame.

MME. D'AVRANCHES.

Sans doute: aussi pour commencer, vous offrirai-je une bonne tasse de thé, Messieurs, car c'est bien là votre nectar si je ne me trompe.

LORD SURREY.

Le mien assurément et vous ne sauriez proposer de breuvage qui me tente davantage.

MME. D'AVRANCHES (*Se tournant vers sa fille*).

Stéphanie, faites-nous servir du thé.

L'ABBÉ.

Voilà encore une mode qui nous vient de l'étranger et qu'on s'efforce d'établir chez nous en dépit du goût bien déterminé des Français. Forcer ainsi une nation à trouver doux ce qui est amer, je vous demande un peu ce que cela rapporte?

LORD SURREY.

Cela rapporte un joli revenu à la Chine, je vous assure (*on rit.*) Mais Monsieur l'Abbé a raison, le thé ne prendra jamais racine en France ; c'est une innovation du moment qui ne durera point.

MME. D'AVRANCHES.

C'est vrai et je crois que l'on n'en a introduit l'usage que pour faire honneur aux étrangers qui fréquentent nos salons. Cette boisson a été si longtemps le synonyme de la tisane, qu'on a peine à l'en séparer, et l'imagination lui prête alors un goût médicinal qui décourage les mieux intentionnés ; vous allez en juger par Monsieur l'Abbé (*on rit.*)

L'ABBÉ.

Faites excuse, Madame, mais on ne m'attrappe pas à deux reprises. Madame d'Avranches a eu la bonté l'autre jour de me faire goûter à ce que, disait-elle, la Chine produisait de meilleur et je vous assure que je fus loin d'en apprécier le mérite. Aussi fut-ce pour moi une nouvelle occasion de rendre hommage à notre belle France et à ses bons vins toujours buvables.

MME. D'AVRANCHES.

Allons, des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. (*Au domestique qui entre portant le thé et les gâteaux.*) Posez cela sur la table, ces demoiselles serviront. (*Le domestique se retire et Stéphanie verse le thé tandis qu'-Ernestine et Caroline le font passer aux convives.*) Vous voyez, mes amis, que je vous traite sans façons ! (*à Emile.*) Emile, offrez à Monsieur l'Abbé une bouteille de ce bon vin muscat qu'on nous a envoyé ce matin.

EMILE (*présentant le vin à l'Abbé.*)

Voici un vin, Monsieur l'Abbé dont le bouquet est bien autrement délicieux que cette odeur de pharmacie qu'exhale la plante chinoise, et je vous engage à le goûter.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas de refus, mon ami ; du reste je vois que je ne suis pas le seul qui fasse fi du thé, et voici ces demoiselles qui font honneur aux bonnes vieilles mœurs, en s'attaquant à l'orgeat et aux biscuits de Rheims.

FELIX.

Ces deux choses là ne se laisseront pas supplanter : l'orgeat et le biscuit sont essentiellement français. (*Le domestique annonce la voiture de Mme. de Lièvreville.*)

MME. D'AVRANCHES.

Déjà !

MME. DE LIÈVREVILLE.

C'est mon heure. Il est vrai quelle est arrivée plutôt que je ne m'y attendais ; mais le temps chez vous va à la poste, ma chère. (*A Mr. Richardson.*) Ainsi donc, Monsieur Richardson, il faut nous dire adieu ? Nous voici dorénavant abandonnés à nous-mêmes sur le terrain épineux des lettres ; mais nous nous souviendrons en temps et lieu de toutes les bonnes choses que vous nous avez dites et votre esprit demeurera ainsi au milieu de nous.

MR. RICHARDSON (*saluant.*)

Vous me faites trop d'honneur, Madame.

MME. DE LIÈVREVILLE (*à Mademoiselle Richardson*).

J'espère, Mademoiselle, que notre connaissance qui a commencée sous de si bons auspices n'en restera pas là, et que nous aurons l'occasion de la continuer.

MLLE. RICHARDSON.

Soyez persuadée, Madame, que j'apprécie vivement votre bonne amitié : elle me flatte autant qu'elle m'honore, et je serais bien fâchée que la distance qui va me séparer de vous, me la fît perdre.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Aussi y a-t-il moyen d'empêcher cela ; vous me glisserez de temps en temps quelques lignes dans les longues épîtres que vous avez promises à Mme. d'Avranches et nous parviendrons ainsi à la conserver.

MLLE. RICHARDSON.

Je n'y manquerai pas, Madame.

MME. DE LIÈVREVILLE.

Alors, Adieu, et puissiez-vous faire un heureux voyage. (*Le Baron d'Eichfels, Lord Surrey, L'Abbé Dubourg et le reste de la société s'empressent autour des voyageurs et prend congé d'eux, et la compagnie se sépare définitivement.*)

FIN.

APPENDIX.

PAGE 5.

La frileuse! What a shivery creature!

PAGE 6.

Quelle médisance! What slander!

Se frotter à quelque chose. To meddle with a thing. —— ?

Monter les escaliers quatre à quatre. To rush up stairs.

PAGE 7.

Etre en petit comité. To be few.

Faire de l'esprit. To be witty.

PAGE 8.

Quel flux de bouche. What a flow of words.

Donnez le moi en trois. Let me have three guesses.

Je me fais fort de le valoir. I am up to him.

Discuter serré, talk profoundly. *Serré,* close, compact.

PAGE 12.

Aubaine, a wind-fall. *Aubaine,* se dit de tout avantage inespéré qui arrive à quelqu'un.

La bonne-aubaine pour lui! What a fine wind-fall for him!

Quarts-d'heure d'artiste. Time spent in conversation on literature or art.

Cachet d'originalité. Peculiar genius.

Originalité. Eccentricity.

Des originaux! ah! mon dieu, je me sauve. Eccentric people! oh dear! I am off!

Couver un discours. To brew a speech.

Entamer la discussion. To begin the discussion.

PAGE 14.

Touchez là, je suis des vôtres. Shake hands, we are of one mind.

Touchez là se dit ordinairement quand on est tombé d'accord pour la conclusion d'un marché. Molière fournit maint exemple en ce genre.

"*Touchez là, s'il vous plaît, vous me la promettez votre amitié.*" Quelquefois même il se sert de cette expression par ironie, comme dans "Le Bourgeois Gentilhomme" quand il fait dire à Monsieur Jourdain en parlant à Cléonte qui vient lui demander la main de sa fille :

"*Touchez là Monsieur, vous n'aurez point ma fille.*"

Par exemple! il ne manquait plus que cela! Really! this caps the climax; or, this beats all!

Par exemple s'emploie souvent dans le langage familier pour exprimer un grand étonnement ou beaucoup d'incrédulité. *Par exemple, voilà qui est fort! Ah! par exemple, c'est ce que nous verrons.*—(Bescherelle.)

Une tête de seize ans qui fait l'esprit fort. An old head on young shoulders, ou à peu près. *Faire l'esprit fort,* to pretend to be a freethinker.

Touché au but, hit the nail on the head. *Toucher au but, frapper au but* veut dire saisir le vrai dans quelque chose, trouver le point de la difficulté, le nœud d'une affaire.—(Bescherelle.)

PAGE 15.

Où en êtes vous de votre thèse? How does it stand with your thesis? *Où en êtes vous de votre ouvrage?* How do you progress with your work?

Elle est conservative jusqu'au bout des ongles. She is thoroughly conservative. Loc. prov. *Avoir de l'esprit, jusqu'au bout des ongles*, c'est à dire en avoir beaucoup.

Gare aux originaux qui se trouveront sur ses pas. Let all oddities clear the way before her.

Gare est l'impératif de *garer* qui est hors d'usage; on s'en sert pour avertir quelqu'un de se ranger pour laisser passer.

Ne faites pas de l'esprit à mes dépens. Do not be witty at my expense. *Faire de l'esprit*, to be witty.

C'était sans intention. I did not mean it.

Allons, trève d'interruptions. Come now, stop with these interruptions. *Une trève*, a truce, a cessation of hostilities.

Nous n'arriverons jamais. We shall never come to the point.

PAGE 16.

On ne marche plus à tâtons. There is no more groping in the dark.

La raison du plus fort est toujours la meilleure. Might makes right.

..... *Vous tenez compte*, etc. You appreciate. Tenir *compte.* To appreciate.

PAGE 17.

Je ne veux pas me brouiller avec vous. I do not wish to be at variance with you.

La Droite. Un membre de la droite. A member of the right side. Sous la Restauration, la droite de la Chambre des députés se composait des membres les plus dévoués aux doctrines royalistes.

La gauche, l'extrême gauche. The left side, the extreme left. Dans les luttes politiques, la gauche ou l'extrême gauche est le parti qui se présente comme le plus éminemment patriotique ou libéral.

La montagne. The republicans. Sous la convention on donnait le nom de montagne au côté gauche de l'assemblée où s'étaient placés les démocrates les plus ardents.

PAGE 18.

A merveille! J'y suis. Very well, I understand.

Je touchais à la corde sensible. I was coming to a delicate point.

PAGE 19.

Qu'est ce qu'elle chante, cette petite! What nonsense is she talking!

Dada mot enfantin qui signifie un cheval. A hobby.

.... *de quel train elle y va!* At what a furious rate they go! What a dash they make!

PAGE 20.

Je vous en défie. I dare you to do it. I bet you cannot.

PAGE 22.

On écrivait à tort et à travers. They wrote at random.

PAGE 23.

.... *en avant les grands moyens et tranchons la question.* Strike a great blow and let us resolve the question.

Je vous demande un peu. Only think.

PAGE 24.

Je vous vois venir, allez. I begin to see the drift of all this.

Bête noire, aversion, antipathy. Le peuple appellait *bête noire* les sergents de ville, les agents de police.

Je l'enverrai promener. I shall send it about its business.

PAGE 25.

Pas vrai! Really!

PAGE 27.

Ne dirait-on pas qu'ils se soient tous donné le mot... One would think they have all agreed upon... etc.

PAGE 28.

Conjectures pessimistes, pessimist conjectures. Un pessimiste est un homme qui voit tout au plus mal.

Septembriser. To attack things with fury. Ce verbe, qui n'est pas de commun usage vient du substantif *Septembriseur*, nom qu'on donna à ceux qui prirent part au massacre des prisonniers en Septembre, 1792.

PAGE 29.

Faire la part de quelqu'un. To give one his portion, his due.

... *tenez vous en à*....be satisfied with......

Au fait. After all.

PAGE 31.

S'arranger, dans un sens particulier se dit souvent pour *se contenter*, to be contented with.

"*Tant pis on s'arrangera.*" Well, as it cannot be helped, we will manage some way or other.

PAGE 32.

A quoi bon s'échauffer pour une idée? Why get excited about an idea?

PAGE 33.

...*voir les choses en rose.* To see the bright side of things.

PAGE 35.

A-t-il bien débuté? Has he made a good start?

PAGE 38.

.....*ne fait autrement cas:* faire beaucoup ou peu de cas de quelqu'un. To think much or little of any one.

PAGE 41.

Tant s'en faut. If necessary.

Ne va pas faire de la charité à bon marché. Do not be over charitable.

PAGE 43.

"*Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.*" Tell me with whom thou goest, and I will tell thee what thou doest.

PAGE 46.

Tout de même. Nevertheless.

PAGE 47.

"*Elle se plaît aux sornettes.*" It likes idle talk, stuff, nonsense."

PAGE 49.

Badaud. Cockney. Ce mot désigne un genre de bêtise différent de celle de nigaud qui lui est cependant synonyme. Le badaud écoute l'oreille dressée et considère tout la bouche béante ; sa bêtise consiste à tout admirer, celle du nigaud à sa préoccuper de futilités.

PAGE 50.

Faire la part de maître Aliboron. To write for the long-eared.

PAGE 52.

Mettre en campagne tous les badauds. Set all the cockneys a going.

PAGE 53.

Dévergondage. Shamelessness.

PAGE 54.

Trouver à redire. To find fault with.

PAGE 54.

Avoir la bride sur le cou. To be one's own master, to be left to one's-self.

PAGE 56.

Comme tu lambines! How slow you are! Lambiner to be slow and tedious in doing any thing. Ce mot tire son origine d'un certain monsieur Lambin, savant commentateur français, né vers 1516, qui enseigna la langue grecque au collège de France. Son style lourd et lent était proverbial et c'est de là qu'est venu l'adjectif *lambin* et le verbe *lambiner*.

PAGE 57.

Bêtises. Nonsense.

PAGE 58.

Tête montée. Crazy-head. *Avoir la tête montée.* To be crazy about a thing.

Elle a l'esprit de travers. She is an ill-contrived or cross-grained genius.

Façons de faire. Ways of doing.

PAGE 59.

Qu'ils vous crèvent les yeux. That you cannot help but see them. *Crever les yeux* se dit des choses qu'on a sous les yeux et que cependant on ne voit pas.—Dans un sens moral: Cela crève les yeux, c'est à dire, cela est évident.

PAGE 60.

Ce serait le cas de supprimer, etc. It would be enough to suppress, etc.

Faire trotter à l'aventure. Let wander at random.

à l'instar de... in imitation of...

PAGE 61.

Où voulez vous en venir? What are you driving after?

Entrées. Dishes of the first course.

Donner la chair de poule. To make one shudder.

Bonbons à pétards. Bonbons with fire crackers.

PAGE 62.

J'ai fait une bonne leçon à..... I have well lectured my.....

PAGE 63.

Plats d'arlequin. A mixed up dish.

Gargote. A low eating-house.

Labourer les émotions. To work upon one's feelings.

PAGE 64.

Pâté de foie gras. Les pâtés de foie gras se font de foies d'oies engraissées de manière à leur produire une tuméfaction de cet organe.

Boudin à la Richelieu. Pudding, Richelieu fashion, very rich.

Lapidaire. Lapidary. Ouvrier qui taille les pierres précieuses.

PAGE 68.

Tracassier.

Mauvais caractère. Bad disposition. Les étrangers ont l'habitude de traduire *caractère* par *character.* Le mot anglais *character* correspond à notre mot français *réputation.*

PAGE 69.

Prêter à... to give rise to...

Quintal, hundred weight.

PAGE 70.

Dorer la pilule. To gild the pill. Cela se dit lorsque, sous des apparences agréables et flatteuses, on essaie de porter quelqu'un à une chose pour laquelle il a de la répugnance.

Un homme de ma trempe! A man of my temper, my stamp!

PAGE 72.

Donner cause gagnée, ou avoir cause gagnée. To carry the cause, the point.

PAGE 73.

.... *et que nous tenons à cultiver*, and which we are desirous of cultivating.

PAGE 74.

Cela me va. That suits me.

Comment s'y est-il pris? How did he go about it?

..... *donner en tierce et en quarte.* To give a thrust in tierce, in quart.....

Termes d'escrime.

PAGE 75.

Faire de l'escrime. To be engaged in fencing.

.... *aussi lui en sus-je gré; savoir gré*, to appreciate, to be thankful for.

PAGE 77.

Propos. Talk.

A bride abattue. At full speed—headlong.

Raffoler. To be very fond of, to dote on.

PAGE 78.

Car encore que je, etc. For although I, etc.

Paniers. Hoop-skirts.

Tours de mains. Turn of hands, expression usitée dans certaines danses.

Pirouettes. The turning on one's heel.

La jeunesse d'aujourd'hui n'y tiendrait pas. The young people of the present day could not stand it.

PAGE 79.

.—*il est en mesure*, etc. He is about, etc.

PAGE 80.

Notez le bien. Remember that.

Mettons nous en voie d'examen. Let us examine into the matter.

S'embarquer à l'aventure. To go upon a wild goose chase.

PAGE 81.

Être larmoyant. To be easily moved to tears—a cry-baby.

Jérémiades. Frequent complaints.

PAGE 82.

Censé trouver, reputed to find. *Etre censé faire une chose*, to be accounted, deemed, looked upon, reputed doing any thing.

S' éprendre. To fall in love with.

PAGE 88.

Faire de l'effet. To make or leave an impression.

Chanter à tue-tête. To sing at the top of one's voice.

PAGE 89.

Est ce à dire? Does that mean?

PAGE 92.

Au but! To the end, point, mark.

PAGE 95.

Casse-tête. Puzzle-brain. Tout ce qui cause une grande contention d'esprit.

PAGE 97.

Avoir la tête dure. To be obstinate.

Bicoque. Shanty.

PAGE 98.

Se faufiler. 'To slide in, to thrust one's-self.

Ne pas se gêner. To take it easy, not hesitate.

Bénéfice. A living, parsonage.

Sourdine. A sordet to muffle the sound of an instrument.

PAGE 101.

Novatore, traditore. Innovator, traitor; une paraphrase du proverbe italien: *traduttori, traditori.*

Sec comme des copeaux. Dry as chips.

Faire jouer les grands ressorts. Set every engine to work.

PAGE 102.

Que si. To be sure.

PAGE 103.

Comme tu es bête. How stupid you are.

Monsieur Richardson, aîné. Mr. Richardson, senior. *Aîne.* Senior; *jeune*, junior.

PAGE 104.

Un Harpagon. A miser. Harpagon est le nom de "L'Avare" de Molière et s'emploie quelque fois pour qualifier l'Avarice.

Il met toute sa bibliothèque sous clef. He locks up his whole library.

..... qui vous sourient si peu. That tempt you so little.

Meubler la tête. To fill the head.

PAGE 105.

Veine persifleuse. Humoristic vein.

Persifler. To banter, to quiz.

Rire du bout des lèvres. To laugh against one's will. A laugh that is not a laugh.

PAGE 106.

Etre épris. To be in love with.

Passe-temps. Recreation.

Donnez un coup de patte. To give a slap.

Tenir compte. To remember.

PAGE 107.

Renouer le fil d'un sujet. To resume a subject.

PAGE 107.

Je vous demande un peu ce que cela rapporte. I should like to know what it all amounts to.

PAGE 108.

Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. (Prov.) There is no disputing about tastes. (Prov.)

Traiter sans façons. Not to stand upon ceremony.

PAGE 109.

Faire fi. To set light by a thing.

Se laisser supplanter. To allow one's-self to be done away with.

